

Guido Gezelle
L'Eglise universelle et les races
Le primitif et ses trésors religieux
« Esto perpetua »
Carthage
L'esprit de la liturgie
Marcel Proust
Ecrits de révolte
Figures parlementaires françaises

Les idées et les faits : France. — États-Unis.

Leo van Puyvelde
F.-M. Braun, O. P.
Pierre Ryckmans
Hilaire Belloc
Gonzague Ryckmans
Dom Gommaire Laporta, O. S. B.
Henri Massis
Jean Maxence
Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

◆ Anvers fit un accueil enthousiaste à la Famille Royale, à l'occasion de l'inauguration de son exposition. L'immense majorité des populations flamandes est restée très loyaliste. La monarchie — même limitée et circonscrite comme l'est constitutionnellement la monarchie belge — est, et demeure, la clef de voûte, le trait d'union au-dessus des divisions intestines. Peut-être nos vénéralés souverains ne se doutent-ils pas assez de la grandeur de leur prestige, de l'attachement et de l'amour de leurs sujets.

Dans l'âpre querelle linguistique, maintenant surtout après Gand-flamand et à la veille du vote des lois réglant l'emploi du flamand dans l'enseignement primaire et secondaire, maintenant que la solution du problème n'est plus qu'une affaire de mentalité, de psychologie, d'atmosphère, la Couronne reste la grande espérance, le plus puissant facteur de pacification, le principal artisan de l'Union. Que nos Princes aillent le plus souvent possible à ce peuple que des exaltés essaient de tromper et d'égarer. Qu'en cette année du centenaire, ils se promènent fréquemment dans leur beau domaine flamand, et l'air y sera plus pur et le ciel plus serein. Quand les braves gens des plaines de la West-Flandre ou de la Campine auront acclamé l'incarnation de la Patrie — car c'est cela, la Monarchie — ils comprendront mieux que la Belgique « officielle » (que beaucoup n'aiment guère en ce moment — et cette Belgique « officielle » est la grande coupable de cette désaffection!) ce n'est pas la commune Patrie comme ce n'est pas l'institution monarchique. Les « Vive le Roi » criés dans les rues et sur les places de nos cités flamandes seront mortels pour les séparatistes, frontistes, nationalistes, racistes, de tout acabit et de tout poil.

◆ Le cinquième Congrès général de la J. O. C. fut particulièrement brillant. Ces milliers de jeunes travailleurs fiers de leur état, proclamant leur foi et leur volonté de rechristianiser les classes laborieuses égarées par un socialisme matérialiste, donnèrent un spectacle admirable et qui, dans l'actuelle confusion des idées et indiscipline des mœurs apporte, heureusement, de lumineuses raisons d'espérer! Quelle force que cette jeunesse ouvrière nouvelle décidée à nobilitier le travail et à le porter à un maximum de perfection par l'amour du métier et la conscience du devoir d'état.

Les lourdes fautes des « bourgeois » du XIX^e siècle ont été payées très cher. L'égoïsme capitaliste a suscité la réaction rouge qui a fait beaucoup, d'ailleurs, pour le mieux-être matériel du prolétariat. Mais le socialisme est incapable de former des contents, des fiers et des heureux. Sa conception du monde et sa « religion » sont fausses. Seul, le christianisme peut équilibrer l'homme. Maintenant surtout que ne règne plus la misère imméritée dénoncée par Léon XIII et que les besoins de la classe ouvrière sont plus spirituels que matériels, le socialisme se trouve impuissant. Ceux qui sont allés aux jeunes ouvriers, à ceux qui, demain, formeront la classe ouvrière, pour les amener, par cet admirable ensemble de méthodes jocistes, à réaliser aussi pleinement que possible l'idéal du travailleur chrétien, ont rendu à l'Eglise et à la Patrie un inestimable service. Ils auront à lutter! Le socialisme belge, sentant la menace, va mettre tout en œuvre pour combattre la J. O. C. ! Mais l'heure du socialisme est passée... La lutte des classes devient un bobard usé. La jeunesse ouvrière chrétienne a la conscience de classe, et c'est très bien, mais il lui faut autre chose encore, une plénitude, une paix, une conception élevée, digne, noble et harmonieuse de sa mission dans l'Eglise et dans l'Etat, bref une philosophie du travail et de la vie qui lui permettra, espérons-le, de reconquérir au Christ les masses perdues par le stupide XIX^e siècle!

◆ Suffrage universel, mensonge universel, disait Pie IX. La démocratie politique, c'est avant tout le bourrage des crânes. Nos bons socialistes viennent d'en fournir un nouvel exemple. A l'occasion du 1^{er} mai, le Parti ouvrier belge a couvert les murs de la capitale — et sans doute de toutes les villes du Royaume — d'une affiche où M. Ramsay Mac Donald, en veston rouge, est exalté comme l'apôtre du désarmement et de la paix, alors que la France et l'Italie...

Pauvre Jean Prolo! Et on s'imagine le brave mineur, et le verrier, et le métallurgiste, et le débardeur contemplant cette mirifique image. Alors quoi? L'Angleterre désarme sur mer? Elle réduit sa flotte de

2,430,000 à 1,305,000 tonnes!? Tout de même il n'y a que le socialisme pour oser faire cela! Ah! si, partout des ministres socialistes présidaient aux destinées des peuples!... Et vive la paix! Et, à bas... nos militaristes belges!!

Seulement voilà, la Conférence de Londres n'avait rien à voir du tout avec un quelconque désarmement réel comme d'ailleurs le Labour Party n'est pas socialiste et Ramsay Mac Donald n'est qu'une étiquette.

Ne pouvant conserver, seule, la maîtrise des mers, l'Angleterre cherche à ne la partager que le moins possible avec la puissante Amérique. On a mis des bornes à la course aux armements entre les deux principaux rivaux — Grande-Bretagne et États-Unis — et on espérait assurer la domination anglo-saxonne des océans (une formule qui fait croire à une unité anglo-saxonne alors qu'elle cache la rivalité la plus vive) « aux moindres frais, grâce aux sacrifices à consentir par les autres ».

Nous déplorons les excès du militarisme : ces peuples en armes, cette préparation ininterrompue à la guerre, cette menace permanente de conflits armés... Mais bien naïf celui qui s'imagine que le droit va remplacer, comme cela, tout seul, ce culte païen de la force! Nous applaudissons à tout progrès, si petit qu'il soit, des idées de désarmement ou de ce qui seulement y ressemble. Tant mieux donc, si, après la Conférence de Londres, moins de millions seront jetés à l'ogre insatiable de l'armement à outrance. Mais prendre des vessies pour des lanternes, faire croire que les tentatives de rester les plus forts « aux moindres frais » sont des victoires antimilitaristes et des progrès du désarmement, est-ce bien servir l'idéal de paix qu'on proclame? Et puis, nous n'arrivons pas à comprendre ces manifestations des socialistes belges pour le désarmement et pour la paix organisées comme si les Belges non socialistes étaient militaristes, impérialistes, tous des foudres de guerre quoi!...

Pauvre Jean Prolo!...

◆ Heureuse Turquie! En 1932, — mais beaucoup d'eau passera encore dans le Bosphore d'ici-là... — les femmes turques pourront participer aux élections législatives! Les suffragettes de tous les pays auront tressailli d'allégresse et peut-être celles de chez nous auront-elles senti le rouge de la honte leur monter au front... Même la Turquie, et toujours pas la Belgique!...

Oserons-nous avouer que nous n'avons pu nous empêcher de rire?... Que les Turcs votent est déjà assez drôle, quand on pense au nombre d'illettrés là-bas et à ce que tout régime électif généralisé comporte de tromperie. Mais que demain les Turques iront aux urnes, elles qui, hier encore!...

Un ami qui séjourne aux États-Unis depuis vingt ou trente ans nous racontait un jour comment ont lieu, là-bas, les élections dans les centres où les noirs sont très nombreux. Il est entendu qu'ils ont le même droit de vote que leurs compatriotes blancs. Seulement il y a deux urnes : une pour... chaque couleur d'électeurs. Et l'urne où les bons noirs ont déposé, non sans fierté, leurs bulletins de vote... n'est jamais ouverte... Il sera intéressant de savoir comment, en 1932, agiront — et seront traitées — les électrices turques... et aussi les électeurs,...

◆ Il s'est tenu, à Anvers, des Congrès scientifiques flamands dont la presse d'expression française a eu le grand tort de ne pas informer ses lecteurs et qui témoignent d'une intense activité intellectuelle et scientifique en Flandre. Nous saisissons cette occasion pour faire remarquer que la presse d'expression française travaillait très utilement à une meilleure compréhension entre Belges d'expression française et Belges d'expression flamande si elle suivait les manifestations de la vie flamande avec plus d'intérêt que par le passé. Y aurait-il encore des rédactions de quotidiens français où personne ne comprit le flamand? Toujours est-il que nombreux sont les événements flamands dont les Belges, qui ne lisent que des journaux d'expression française, n'entendent jamais parler. Or, les manifestations flamandes de la vie flamande ne feront que se multiplier. Si on persiste à les laisser ignorer aux Bruxellois et aux Wallons, le fossé, loin de se combler, s'élargira toujours davantage.

Guido Gezelle

Bruges commémorera, le 4 mai, le centenaire de la naissance de Gezelle. Sa haute personnalité humaine et artistique fait de ce simple prêtre de la Flandre occidentale le plus grand des poètes flamands des temps modernes.

Ses meilleurs amis ont diminué sa valeur. C'étaient les particularistes de la West-Flandre, qui affectionnaient passionnément leur dialecte, détestaient la langue néerlandaise et aimaient à se tenir à l'écart des courants modernes. Gezelle introduisit, il est vrai, le mielleux parler west-flamand dans sa langue littéraire : ce dialecte avait pour lui une saveur et un accent merveilleux. Mais à tout bien considérer, il ne s'agissait là pour lui que d'une question de forme littéraire, qu'il voulait toujours simple et directe. Son âme vivait d'une vie si transcendente, sa personnalité et son art sont si supérieurs à tout ce qui l'entourait, qu'il nous est impossible de songer un instant à parquer l'œuvre de ce poète dans les limites d'une école ou d'un groupement.

Fils d'un modeste jardinier de Bruges, Gezelle s'est préparé humblement à la prêtrise au petit séminaire de Roulers, où il a rempli les fonctions de portier, tout en faisant ses études. Il passa au grand séminaire et revint à Roulers, prêtre et jeune professeur, parmi une jeunesse à laquelle il consacra toute l'affection de son cœur. Là, bientôt, la source de son âme se mit à jaillir. Tout lui devient un sujet d'émotion. Les trois, quatre années qu'il vit là, constituant dans sa vie une période d'une abondance prodigieuse d'idées et de sentiments : il les chante doucement, il les exprime noblement, il les déclame parfois avec une allure un peu romantique.

On comprit mal ce jeune professeur aux idées primesautières. Son enseignement sortait de toutes les traditions admises. Gezelle oubliait le programme, mais il ouvrait l'âme de ses élèves à la beauté ; il corrigeait les devoirs tout en inscrivant des poésies au verso des feuilles ; il parlait de tout, mais pas assez des matières inscrites au programme de chaque mois. Les adeptes de la tradition ne l'entendirent pas ainsi. Gezelle fut rappelé de Roulers. On en fit un directeur du couvent anglais de sa ville natale. Puis l'évêque le nomma vicaire à Bruges et plus tard à Courtrai. La veille de sa mort, Mgr Waffelaert le rappela à Bruges pour en faire son collaborateur en vue de la traduction d'un ouvrage mystique.

La sortie de Gezelle de l'enseignement brisa l'élan poétique de son âme. La source irrésistible de la poésie ne se remit à sourdre que dans les dix dernières années de sa vie. Une véritable fièvre de production s'empara de lui alors. Beaucoup de ce qu'il produisit dans la dernière partie de sa vie peut être compté parmi ce qu'il y a de plus beau dans la poésie flamande.

On a ergoté sur le soi-disant silence de trente années dans la vie du poète. On a représenté celui-ci comme persécuté et isolé, souffrant d'être méconnu et ayant perdu jusqu'à la consolation de son art. A. Vermeylen est allé jusqu'à dire que cette âme de croyant, si fière et si pure, sombra pour longtemps dans le découragement. C'est une erreur. Gezelle n'a pas été persécuté. Son enseignement tout nouveau heurtait les cadres de la tradition sacro-sainte de l'enseignement d'un collègue et ses supérieurs ne l'ont pas compris. Il a souffert d'être méconnu, c'est indéniable. Mais la souffrance ne l'a pas abattu. Son état d'âme d'alors, il l'a exprimé dans l'ad-

mirable poésie sur les Roseaux qui plient, comme lui, sous le coup de vent, mais qui chantent en se courbant. Si, pendant trente ans, Gezelle ne publia guère de poésies (deux recueils de vers furent édités par des amis), c'est qu'il se dévouait corps et âme à son ministère de vicaire. Lorsqu'il prenait la plume, c'était pour servir ses fidèles. Il prenait part aux principaux événements de leur vie : il leur fournissait des poésies, à lire à l'occasion de mariages, à imprimer sur les souvenirs distribués aux funérailles et aux fêtes de première communion.

Il éditait pour le peuple un périodique *Autour du Foyer* (« Rond den Heerd »), destiné à l'instruction et à l'édification des familles. Et puis, ce linguiste, qui parlait couramment sept langues, se plaisait aux laborieuses études philosophiques et folkloriques, publiées dans son périodique : *Loquela* et plus tard dans *La Ruche* (« Biekorf »).

Durant tout ce temps, Gezelle a évité de parler de ce qui se passait dans son propre cœur. Il se disait mort « sinon dans le sens littéral, du moins dans le sens littéraire ». Et la critique officielle, celle qui tenait en ce moment la baguette de magister au Parnasse des lettres flamandes, ne comprenait rien aux poésies subtiles de ce prêtre. Elle dénigrait son goût pour les mots et les locutions de terroir, ou, ce qui est pire, faisait mine d'ignorer ce poète.

Il lui restait cependant un groupe compact d'amis et d'admirateurs : ses anciens élèves, la jeunesse catholique flamande, quelques âmes d'artiste qui le vénéraient comme leur poète par excellence. C'était là son public, qui le lisait et l'applaudissait lorsqu'il se remit à publier des poésies vers 1890.

Au fait, Gezelle pouvait se passer du soutien moral d'un public admirateur. Il était poète au fond de l'âme. La poésie pour lui était un besoin absolu de son être. Il ne « chantait » que parce que l'émotion l'y poussait. Même les nombreuses poésies de circonstance, dans lesquelles il prenait part aux joies et douleurs de ses amis, sont le plus souvent nées de l'obsession d'une émotion sincère et profonde. Le monde dans lequel évolue l'âme de Gezelle n'est pas des plus divers, et les effusions lyriques de ce poète sont rarement d'une envolée de grande allure. La nature, la nature de chez nous, l'enfance et la religion sont ses thèmes favoris.

Les poésies de la première partie de sa vie sont empreintes de romantisme juvénile. Le jeune prêtre y vit intensément la vie de la jeunesse studieuse ; il y fait le récit ému des funérailles d'un de ses élèves, il y jette des cris d'angoisse, il y lance des jubilatons de l'âme inquiète du chrétien qui veut vivre de la vie du Christ.

L'œuvre de sa maturité se compose de chants sans nombre de l'âme paisible qui a conquis l'harmonie en soi et possède son Dieu d'une manière vivante, de l'âme sereine, qui contemple les beautés de la nature fruste et grandiose autour d'elle.

Dans ses meilleures poésies se manifeste la sublimité de l'âme pure et lumineuse d'un homme qui est poète par la grâce de Dieu. Le poète rêvait d'être, comme il disait lui-même, « doux et bon comme la fraise parfumée, comme le lys blanc et délicat, comme le romarin embaumé, comme le cœur de l'enfant ». Il possédait l'âme simple d'un saint prêtre, qui vivait *in simplicitate cordis et veritate*, une âme de saint François. La clarté de son âme ingénue imprègne les émotions qui y pénètrent et les images qui s'y épa-

nouissent, sous les impressions venant du dehors. C'est à des âmes pareilles qu'il est donné de comprendre les voix mystérieuses de la nature. Dans une de ses « petites poésies » exquises, Gezelle l'a dit fort bien : « Lorsque l'âme est aux écoutes, toutes les choses vivantes se mettent à parler, le plus léger murmure possède un langage significatif : les feuilles des arbres jasent et bavardent entre elles; les vagues des fleuves babillent joyeusement; le vent, les prairies et les nuages, ces routes foulées par le pied sacré de Dieu, traduisent et interprètent le Verbe mystérieux... lorsque l'âme écoute ».

Gezelle a chanté *Toute la Flandre*, comme Verhaeren. Il ne l'a pas transformée par la passion vigoureuse propre à Verhaeren. Il l'a regardée avec des yeux naïfs et admiratifs; cela n'empêche pas qu'il l'ait louée avec tout autant de ferveur et de sincérité que Verhaeren. Et comme le sentiment, avec lequel Gezelle a vu la nature, est bien aussi celui qui est en nous, aux meilleurs de nos moments! Comme il fait vibrer les mille liens par lesquels notre nature des Flandres est liée à nous! Comme il nous découvre la beauté naturelle de notre pays! Il la décrit et l'aime à tous les moments du jour, le matin, le midi, le soir, dans tous les aspects changeants et dans tous les aspects qui semblent immuables à travers les saisons; il nous fait mieux connaître et aimer nos champs, dont il nous fait sentir les poussées de vie qui les renouvellent sans cesse, nos grasses prairies dont il évoque en nous jusqu'à l'odeur humide, nos arbres et nos bêtes, nos insectes et tout spécialement nos oiseaux. Comme il aimait les oiseaux de chez nous! Il est mort avec, sur les lèvres, les mots : « J'aimais tant entendre chanter les petits oiseaux ». Il en connaissait les plumages, les chants, les nids, les habitudes. Il en a rendu supérieurement la vie joyeuse. *Le Nid des Mésanges* restera une merveille de description animée et sentie. Les trois poésies sur le rossignol sont des essais parfaits de transposition des chants d'oiseaux en langage humain : « Écoutez de quelles profondeurs, comme de mille tuyaux d'orgue, sa voix sonore et tendre aspire la joie et la vie! Voilà qu'il siffle doucement, voilà qu'il jette des cris d'appel, et il lui jaillit du gosier des bulles d'eau qui semblent rouler du toit... » Avec l'alouette, plus d'une fois chantée, il s'élève, comme Shelley, en un essor lyrique d'une belle envolée, vers l'azur et vers l'immensité.

Parfois son âme est sur le point de se fondre dans l'univers, aux forces multiples et mystérieuses. Mais elle se sauve toujours dans la contemplation de la magnificence et de l'immensité de Dieu, qui se manifeste dans ses œuvres. Il se rapproche là du Lamartine des *Méditations* et des *Harmonies*, dont il a alors la grandeur de conception et le souffle énergétique.

Rarement Gezelle a chanté l'humanité. Il a fait des vers pour son peuple, des cantates patriotiques. Cela compte moins dans son œuvre que quelques poésies sur l'amitié, dont *Ce Soir et cette Rose*, est un chef-d'œuvre d'expression directe, qu'il est impossible de rendre exactement dans une traduction :

« J'ai passé, j'ai vécu bien des heures en ta douce présence, et jamais l'ennui ne s'est faufilé entre nous à aucun moment d'aucune de ces heures. J'ai cueilli, je t'ai offert bien des fleurs et comme une abeille, à côté de toi, avec toi, j'en ai bu du miel.

» Mais, de toutes ces heures passées avec toi, aucune ne m'a été si triste, à cause de toi, que celle que je passais près de toi, ce soir-là quand nous devions nous séparer et que je t'entendais parler et que je parlais à toi de ce que savent nos âmes.

» Et, de toutes les fleurs, choisies, cueillies par toi, aucune ne me fut plus chère, que celle qui, ce soir-là, s'épanouissait sur toi et qui fut la mienne.

» Bien que, pour moi comme pour toi — qui allègera cette peine? — une heure passée auprès de moi, une heure passée auprès de toi — n'est pas longtemps une heure, bien que pour moi, bien

que pour toi, cette rose, si belle et si exquise, ne put, quoique de toi, rester longtemps une rose, mon cœur, je te l'assure, conservera longtemps — à moins qu'il ne perde tout — trois précieuses images : toi, ce soir, et cette rose! »

Elles sont nombreuses, dans son œuvre, les poésies de cette qualité intime et profonde. Gezelle avait l'âme délicate. « Mon cœur, dit-il dans une de ses *Petites Poésies*, mon cœur est faible et fragile, et inconstant dans les joies; mais, pour peu qu'il aille bien ne fût-ce qu'un instant, il peut supporter la faim durant des jours ». Et c'est lorsqu'il sentit ainsi son cœur comme un faible roseau que Gezelle chanta ses prières intimes en des vers qui exhalent l'essence même du sentiment religieux. Rien là de la Prière sur l'Acropole, ni des sanglots lugubres de Verlaine, ni de la phrase parfois ampoulée de Vondel. Gezelle a gardé la candeur de l'âme de l'enfant et, en des mots directs et simples, mais vibrants d'émotion intime, il s'affirme un des plus originaux poètes religieux des temps modernes.

Son âme était vaste aussi. Les impressions du dehors, les émotions du dedans y prenaient parfois une grande ampleur, et telles de ses poésies non descriptives mais purement lyriques, furent dans une atmosphère immense. Nous touchons alors à la grande poésie en rapport avec les choses éternelles. Je ne parle pas ici de ses poésies sur les infiniment petits et sur la beauté nature, où il arrive presque invariablement à la leçon de Dieu : c'était là pour lui un thème trop facile comme la fable d'où l'on tire une morale. Je parle des poésies de plus longue haleine, où l'âme du poète prend son envol vers les visions supérieures, avec un tel enthousiasme et un tel élan lyrique qu'on a de la peine à la suivre. Une des plus belles poésies de la première époque débute par un immense cri du cœur, qui, dans la suite, s'amplifie en un chant d'un rythme lyrique exubérant : « Oh, comme j'aime me trouver en plein champ et contempler les profondeurs du ciel. Je sens alors se gonfler mon cœur et je tremble. Je sens que je ne suis plus pétri de boue. Je suis esprit, je suis roi, je règne sur l'univers, je suis noble, je suis puissant et je commande; ô ciel bleu, ciel d'abîme, tu ne m'échappes pas, je t'étreins, si profond que tu sois! O nuages, je chevauche sur vos cimes, conduis vos orages, et les tiens en bride! O terre, perdue bien loin en dessous de moi, je pénètre tes profondeurs mystérieuses! O montagnes, ô arbres, mon âme, qui porte vos empreintes, s'élève sur vos faites ».

Un poète n'est artiste que pour autant que la forme stylistique dont il se sert est en rapport direct avec les valeurs de ses émotions et de ses idées. Or, on peut l'affirmer sans crainte : la forme stylistique de l'œuvre de Gezelle est d'une précision et d'une pureté d'expression qui ne se retrouvent pas au même degré dans l'œuvre d'un poète néerlandais, même pas dans l'œuvre de Vondel.

Gezelle maniait une langue parfaite. C'est une langue d'une richesse et d'une souplesse merveilleuses. Elle est particulière à lui. Elle est faite des richesses de la langue littéraire néerlandaise, auxquelles se joignent les apports savoureux du dialecte west-flamand que Gezelle avait étudié à fond, des trésors de mots anciens recueillis dans de vieux auteurs, des formes originales qu'un auteur flamand a toujours le droit d'inventer pour exprimer les nuances les plus subtiles de son émotion. Les mots, chez ce poète, semblent nés de lui. Ils semblent neufs. Ils ont une vie ingénue, leur sens propre, leur physionomie particulière. Ils disent ce qu'ils doivent dire, tout ce qu'ils doivent dire, rien d'autre. Et comme ils le disent avec la nuance exacte!

Le langage de Gezelle possède, en plus, une puissance musicale incomparable. Elle est la plus belle illustration de ce que prônait Verlaine pour la poésie : « De la musique avant toute chose... Mais elle possède plus qu'une vaine mélodie. Elle est expressive.

Ses tonalités ont une couleur locale bien précise, et une plasticité bien nette.

Et puis son rythme, à la fois simple et varié, a l'accent de sincérité profonde de tout ce qui sort directement de l'émotion, tandis que les images, d'une nouveauté prodigieuse, s'appliquent adéquatement aux sentiments qu'elles évoquent.

Ainsi, langage, tons, rythmes, images, toute la forme stylistique est appropriée à l'émotion, dont elle est née et suscite aisément chez l'auditeur une émotion identique.

Par sa personnalité qu'il exprime et la beauté supérieure de son verbe, Gezelle restera dans les siècles un des plus grands poètes que la terre belge ait produits.

LEO VAN PUYVELDE,
Conservateur en chef
des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique.

L'Eglise Universelle et les races⁽¹⁾

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Eglise du Christ se voit mise en demeure de se prononcer sur la double question : unité de la race humaine et diversité des cultures qui nous a occupés durant tout ce congrès d'Ancam. Si actuel qu'il nous paraisse, le problème est de tous les temps. Il se pose en face de l'action conquérante des apôtres dès le début de leurs tentatives missionnaires, et c'est jusque là qu'il faut remonter pour se rendre un compte exact de l'unité de direction qui régit l'apostolat catholique.

Reportons-nous donc vingt siècles en arrière, à Jérusalem, en ces années de tâtonnements et de première organisation ecclésiastique qui suivent le départ de Notre-Seigneur. Aux yeux des hommes d'alors la jeune communauté chrétienne n'est encore qu'un rameau enté sur le vieux tronc d'Israël. Par tout le passé dans lequel elle plonge, par les promesses messianiques dont elle recueille l'héritage, par son fondateur Jésus, par ses apôtres, l'Eglise est juive. Mais en face de l'Eglise s'étend le monde qu'il s'agit de soumettre au règne du Christ. Comment va-t-on s'y prendre? Pour devenir chrétien, l'univers devra-t-il se convertir d'abord au judaïsme, ou bien lui suffira-t-il de se donner au Christ et de s'enraciner en lui?

Sans doute, les apôtres et toute la communauté de Jérusalem n'ennisagent tout d'abord que la première solution. Si l'Eglise, comme il semble bien, fait bloc avec le judaïsme, de toute évidence ceux-là seuls pourront entrer dans l'Eglise qui, par naissance ou par adoption, sont membres du peuple saint.

Le jour de la Pentecôte, il est vrai, une foule bigarrée se presse autour du Cénacle : *Parthes, Elamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie, de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Égypte et des contrées de la Lybie voisine de Cyrène, Romains de passage, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes*, et tous entendent stupéfaits les apôtres proclamer les merveilles de Dieu, dans leurs différentes langues. Seulement, ne l'oublions pas, ces individus venus de partout, ce sont des Juifs, des Juifs de la dispersion, mais enfin des Juifs tout de même, et c'est comme tels que Pierre leur adresse la parole et, à la suite de sa harangue, confère le baptême à trois mille d'entre eux (2).

Quelque temps après, il est vrai encore, le même saint Pierre, certain jour qu'il parcourt les villes de la côte, reçoit dans l'Eglise la famille d'un centurion de l'armée romaine, gentil authentique celui-là et totalement étranger à la nation d'Abraham; mais cet acte inouï est la conséquence de tout un concours de circonstances surnaturelles et l'affaire aussitôt cause tant d'émotion à Jérusalem que l'apôtre, invité à donner des explications, raconte tout au long comment il a été poussé malgré lui par l'Esprit-Saint. En somme, le cas paraît exceptionnel et la règle générale n'est pas

modifiée : pour devenir chrétien, la naturalisation juive reste de rigueur (1).

Aussi, quel scandale lorsqu'on apprend que des chrétiens hellénistes préchent l'Évangile et confèrent le baptême aux païens d'Antioche, sans aucune initiation juive préalable : ni circoncision, ni abstinence d'aliments impurs, ni observation de la loi de Moïse. Toutes les indignations du patriotisme juif aussitôt éclatent. Des zélateurs intempestifs partent sans retard pour la capitale de Syrie afin de remettre tout au point et de persuader aux nouveaux convertis qu'il n'y a pas de salut pour eux s'ils ne consentent à s'affilier à Israël (2).

Mais en ce moment surgit celui qui s'appelle si fièrement « l'apôtre des Gentils », un Juif authentique et de bonne lignée, Paul, le converti du chemin de Damas, qui, du jour où il lui fut donné de fixer sur le Christ son regard ébloui, n'a pas hésité à se faire « Gentil avec les Gentils afin de les gagner tous à Jésus (3) ». Paul donc tient tête aux prétentions des prétendus émissaires de Jérusalem, puis la communauté d'Antioche lui ayant demandé d'aller défendre la cause des Gentils au cœur de la chrétienté d'alors, un beau jour, accompagné de Barnabé et de Tite, et escorté de toute l'Eglise, le voilà qui prend le chemin de la ville sainte, annonçant partout sur son passage ce que Dieu avait fait pour les païens et comment ceux-ci répondaient à la grâce (4).

A peine la délégation est-elle arrivée, que la question de vie ou de mort est posée à Pierre, Jean et Jacques, ceux que l'on appelait alors *les colonnes de l'Eglise* (5) : Oui ou non, l'apôtre des Gentils a-t-il couru en vain? Oui ou non, faut-il exiger des étrangers leur affiliation à la nation juive au grand risque de les éloigner de l'Eglise et de compromettre l'œuvre du salut? Oui ou non, l'Eglise est-elle liée au sort précaire d'un petit peuple généralement méprisé? Et c'est alors qu'a lieu cette conférence qui porte d'ordinaire le nom un peu abusif de « Concile de Jérusalem », à l'issue de laquelle, après une déclaration solennelle de Pierre, qui y fait vraiment figure de chef, la décision suivante est promulguée : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de n'imposer aux Gentils aucun fardeau au delà de ce qui est indispensable... (6) »

L'Eglise se posait ainsi en puissance indépendante et super-nationale, elle rejetait décidément la lourde tutelle qui menaçait dangereusement de l'étouffer, et tout en confirmant sa mission qui est de faire l'unité du monde dans le Christ, elle ouvrait largement sa porte à toutes les nations, sans exiger d'elles aucune abdication. Dès ce premier moment de notre histoire, la question de l'unité et de la diversité des hommes peut à bon droit être considérée comme pratiquement résolue.

Quels sont les principes qui inspirèrent la conduite de la jeune Eglise? Il vaut la peine de nous le demander à présent. Avons-nous simplement affaire à une attitude d'opportunité? Saint Paul a-t-il combattu son bon combat pour défendre une méthode d'apostolat reconnue de fait plus efficace? C'est ce qu'on a répété souvent (7) et il y a là certainement une part de vérité. « Quand on voit — écrivait Godefroid Kurth, il y a exactement trente ans, en des termes qui semblent dictés par les récentes encycliques pontificales — quand on voit le tort que de nos jours encore les susceptibilités nationales souvent les mieux fondées causent encore à l'apostolat catholique et au progrès de l'Évangile, on peut se figurer ce qui serait arrivé si on avait, alors, imposé aux nations l'humiliation la plus insupportable de toutes, celle de se renier elles-mêmes (8). »

(1) Actes, X et XI.

(2) Actes, XI, 19-26; XV, 1.

(3) I Cor., IX, 20-22.

(4) Actes, XV, 2-3.

(5) Gal., II, 9.

(6) Actes, XV, 4-29; Gal., II, 1-10.

(7) C'est ainsi, par exemple, que M. Goguel (*Introduction au Nouveau Testament, Les Épîtres Pauliniennes*, I, Paris, Leroux, 1925, p. 230), écrit : « Ce que Paul considère comme le résultat essentiel de la conférence, c'est qu'il faut maintenir son point de vue intégralement et sans aucune concession. Les fruits de son travail missionnaire parmi les païens étaient ainsi sauvegardés et la possibilité d'un développement ultérieur de son œuvre restait ouverte. »

(8) GODEFROID KURTH, *L'Eglise aux tournants de l'Histoire*, Bruxelles, 1900, p. 20. Ajoutons encore ces lignes qui suivent immédiatement le texte cité : « Qu'il me soit permis de prendre un exemple. Si, aujourd'hui, les peuples que nous désirons voir rentrer dans l'unité de la foi, si les luthériens d'Allemagne, les anglicans d'Angleterre, les schismatiques de Russie devaient, pour devenir catholiques, commencer par se faire Français, croyez-vous que cela hâterait leur conversion et qu'il y aurait quelque chance de les voir professer notre foi? »

(1) Rapport présenté au Congrès missiologique d'Ancam, le 14 avril 1930.

(2) Actes, II.

C'est incontestable, et la citation méritait d'être faite. Toutefois, ce serait vraiment trop diminuer le débat que le réduire à cette humble proportion; ce serait aussi faire trop bon marché de la pensée des apôtres Pierre et Paul. Quel est, en effet, l'argument décisif que Pierre allègue pour appuyer sa déclaration? Ecoutez: «C'est par la grâce du Seigneur Jésus (et donc point par l'appartenance à la nation juive) que nous croyons être sauvés (1).» Quant à saint Paul, si vous désirez aller au fond de sa pensée, relisez l'épître aux Galates. Les Galates viennent de se laisser séduire par les arguties des judaïsants venus dans leurs communautés. Ils sont prêts à se laisser judaïser. Que leur écrit l'Apôtre? «Voulez-vous pratiquer la loi de Moïse et vous soumettre à la nation juive? Libre à vous, c'est très bien, mais vous n'y êtes pas tenus.» Non certes, mais sous le coup de l'émotion qui le fait bouillonner intérieurement, il leur dicte, d'une coulée, une lettre pathétique sur le thème suivant: «Si vous vous astreignez aux œuvres de la Loi, c'est donc que vous cherchez votre justification dans la Loi... Or il n'y a qu'un seul principe de justification, le Christ Jésus, aux yeux duquel il n'y a plus ni circoncision, ni incircision, ni aucune autre distinction entre les hommes.»

La vérité est donc que Pierre et Paul ont renversé délibérément les privilèges d'Israël, parce qu'ils se sont mis au point de vue de Notre-Seigneur qui appelle toute l'humanité à lui, sans acception de races ou de peuples. En principe comme en fait, la solution du problème est donc nettement donnée dès l'aurore du christianisme. Tâchons maintenant, si vous le voulez bien, d'en préciser les deux aspects.

Tout d'abord : unité de la race.

On nous a montré dès le début de ce congrès, et ensuite de mille façons diverses, et avec une si spirituelle ingéniosité, que les hommes partout sont essentiellement les mêmes, tant par leur constitution physique et leur structure mentale et affective, que par la solidarité qui leur impose la loi de coopération fraternelle.

Eh bien! cette unité, l'Eglise apostolique prétend la renforcer, l'approfondir, l'établir sur une base indestructible et la pousser dans des prolongements indéfinis en étendant par-dessus toutes les frontières des peuples, et toutes les barrières des cultures, le règne de Notre-Seigneur.

Cette extension du règne de Notre-Seigneur, c'est-à-dire de sa lumière et de sa grâce, aura pour premier effet de surajouter à notre conformité naturelle des affinités nouvelles et surnaturelles. En nous faisant participer à la même vie divine qui est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, en nous dotant tous du même organisme de vertus infuses et de dons, en nous orientant vers le terme de la même destinée, en nous alimentant aux mêmes sacrements, en nous convoquant au même banquet eucharistique, en imposant à toute notre activité, sans rien en excepter, la même loi évangélique résumée dans le premier et le plus important des commandements qui est celui de l'amour de Dieu et de nos frères, elle met à notre visage les traits d'une ressemblance incommensurablement plus fraternelle que celle du sang. Comme on comprend dès lors, l'apôtre saint Paul, lorsque considérant d'avance l'œuvre que l'Eglise est sur le point d'entreprendre et s'adressant à la société de tous ses frères rachetés par le Christ, il leur redit avec transport: «Tous, vous êtes fils de Dieu par la foi au Christ Jésus. Vous tous qui avez été baptisés, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus désormais de Juif ni de Grec. Il n'y a plus d'esclave ni d'homme libre. Il n'y a plus d'homme ni de femme. Mais tous, vous êtes un dans le Christ Jésus (2).» Et nous, non plus, n'est-il pas vrai, lorsque nous jetons les yeux sur le peuple de la Rédemption, nous ne nous sentons point davantage le cœur d'accorder encore audience à nos vanités ou à nos antipathies nationales, à nos orgueils de classes ou de races, mais à l'unisson avec l'apôtre, nous proclamons, à notre tour: Non, il n'y a plus d'Occidentaux ni d'Orientaux, d'Européens ni d'Africains, de Latins ni de Slaves, de civilisés ni de primitifs. Il n'y a plus que le Christ, qui est un et le même en tous.

L'Eglise, ensuite, réunit tous les hommes dans un même organisme, car la vie divine, qu'elle a mission de dispenser, crée entre les fidèles et ceux qui sont simplement appelés à le devenir — et nous savons que le Christ appelle à lui tous les hommes sans exception — des liens si étroits que tous ensemble ne forment plus

qu'un corps unique (1). Le Christ en est la tête d'où vient l'influx vivificateur et la croissance: «Christus caput ex quo totum corpus crescit (2). Et nous sommes ses membres: *Membra sumus corporis ejus* (3). Plus encore, nous sommes les membres les uns des autres: *Singuli autem alter alterius membra* (4), liés ensemble par le lien organique qui nous saisit et nous ramasse en un. Nous souffrons ensemble des langueurs de chacun: *Si patitur unum membrum compatiuntur omnia membra* (5). Et ensemble nous nous réjouissons chaque fois que l'un d'entre nous est glorifié: *Si gloriatur unum membrum congaudent omnia membra* (6). Le courant divin qui s'élève ou qui est prêt à monter dans nos cœurs opère une mystérieuse et incessante circulation, des plus vigoureux aux plus débiles, afin que l'abondance des uns supplée à la pénurie des autres: *Ut abundantia... inopiae sit supplementum* (7).

Nous ne croyons donc pas qu'entre les hommes rachetés par le sang de Notre-Seigneur il n'y ait rien de commun sinon leur double ressemblance naturelle et surnaturelle et les relations extérieures que peut-être ils entretiennent. Non, certes, mais ce que nous croyons, en professant l'émouvante doctrine de la *Communio des Saints*, c'est, on l'a dit à merveille? «que toute l'immensité du genre humain tient à nous, et s'enracine avec la grâce dans la substance de notre âme... que la même sève de grâce monte au cœur des Esquimaux et des Australiens, des Malgaches et des Peaux-Rouges, qui ferment aussi dans notre âme: ...que tous ils sont nos frères, «*concorporales*», comme dit l'Écriture, con-membres, con-corporels... que tous nous sommes un enfin, et que ne pas les aimer, les aimer de tout notre cœur, serait pécher contre notre structure même (8).»

Sur notre double communauté de fraternité et de solidarité surnaturelle, la charité, en effet, vient à son tour établir son règne: un règne de bonté et de douceur, parce que, rappelez-vous l'immortel cantique:

*La charité est patiente, la charité est bonne,
Elle n'est ni envieuse ni glorieuse,
Elle ne s'enfle point d'orgueil et ne fait rien d'inconvenant;
Elle ne cherche pas son avantage, elle ne s'irrite pas,
Elle ne tient pas compte du mal, elle ne prend pas plaisir à l'injustice,
Mais elle se réjouit de la vérité
Elle excuse tout,
Elle croit tout,
Elle espère tout,
Elle supporte tout (9).*

En nous rappelant que nous sommes frères dans le Christ et membres les uns des autres, la charité vient donc nous commander de nous aimer réciproquement, comme nous avons reçu le précepte d'aimer Dieu, c'est-à-dire, de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, d'un amour sincère, cordial, efficace, toujours prêt à s'exercer en actes de bienveillance, de sympathie, de compréhension, de tolérance, de miséricorde, de pardon des offenses, et de service efficace et dévoué, envers tous, peuples et personnes, car — le Saint-Père l'a proclamé assez haut — il n'y a pas deux charités distinctes, envers les personnes et à l'égard des nations, mais une seule charité, toujours identique à elle-même.

Une humanité régénérée par le Christ, ou si vous le préférez, une «chrétienté» — et ne l'oublions jamais, le monde entier est une chrétienté en droit et en puissance, puisque le Christ est mort pour tous et qu'il appelle toutes les nations à la gloire de faire partie de son Eglise — une humanité chrétienne, c'est donc une humanité merveilleusement unifiée, par en haut, dans la ressemblance, dans la vie et dans l'amour du Christ. Telle est l'œuvre que l'Eglise catholique a reçu mission de réaliser, suivant le vœu suprême de son divin fondateur Jésus: *Qu'ils soient un, ô mon Père, comme toi et moi nous sommes un, moi en eux et toi en*

(1) Cf. S. THOMAS D'AQUIN, *Somme Théol.*, III, P. Q., VIII, A. 3, c. 1.
«Membra corporis myscici accipiuntur (homines) non solum secundum quod sunt in actu, sed etiam secundum quod sunt in potentia... sic ergo dicendum est quod Christus est caput omnium hominum.»

(2) *Coloss.*, II, 19.

(3) *Ephes.*, V, 30.

(4) *Rom.*, XII, 5.

(5) *I Cor.*, XII, 26.

(6) *Ibid.*

(7) *II Cor.*, XIII, 14.

(8) E. MERSCH, S. J., *Charité internationale*, dans *La Terre wallonne*, novembre 1929, p. 77.

(9) *I Cor.*, XIII, 4-7.

(1) *Actes*, X, 11.

(2) *Gal.*, III, 28.

moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité (1). Et tel est aussi le but qu'elle poursuit inlassablement, depuis la première heure de son histoire.

Que devient alors la diversité des peuples et des cultures : condition indispensable de progrès humain ? Ce que cette diversité devient ? Mais elle subsiste entière pour s'enrichir, elle aussi, au contact sacré de notre Sauveur. L'Eglise a été fondée uniquement pour étendre et pour maintenir le règne du Christ dans le monde. Elle n'est point chargée d'apporter au monde les bienfaits d'une civilisation : encore moins est-elle la servante de je ne sais quelle vanité nationale qui voudrait s'en servir comme d'un agent de propagande à l'étranger. Si jamais une nation avait été en droit de faire valoir des titres à l'hégémonie spirituelle du monde, assurément c'eût été Israël. Mais, nous venons de le voir, l'Eglise a rejeté, dès la première heure de son histoire, les prétentions d'Israël, et déclaré, par là, une fois pour toutes, qu'elle ne consentira jamais à se laisser inféoder aux puissances terrestres. Elle n'est ni juive ni latine, ni germanique ni slave, ni européenne ni asiatique, ni occidentale ni orientale, elle est bien plus que cela, elle est l'Eglise catholique du Christ universel.

Libre à l'égard de toute forme de culture, elle se gardera donc d'imposer quoi que ce soit dans l'ordre de la civilisation. Suivant l'exemple de son Maître qui n'est pas venu renverser la Loi mais l'accomplir, elle reconnaîtra au contraire que sa tâche est de tout rajeunir et de tout achever, en infusant dans toutes les civilisations le principe d'une vie nouvelle. L'unité que l'Eglise étendra sur le monde ne sera pas, dès lors, une unité gênante, empêchant par ses étroitesse le libre développement de ce à quoi les hommes tiennent le plus : s'exprimer dans leur langue, traduire leurs pensées et leurs sentiments à leur façon, construire dans leur style, conserver les habitudes séculaires dont ont vécu leurs pères, en un mot, être et rester eux-mêmes. Ce sera une unité large comme le cœur de Notre-Seigneur, une unité à la mesure du monde, ouverte à toutes les nations, dans laquelle nulle vie particulière ne sera étouffée, nulle autonomie légitime contrariée, nulle particularité racique méprisée. En y prenant place, toutes les races apporteront donc au Christ leurs dispositions ethniques, leurs traditions vénérables, leurs caractères physiques et spirituels, leur génie propre d'Oriental ou d'Occidental. Pour tel, ce sera la clarté logique et un certain sens de la mesure, pour d'autres un goût plus marqué des constructions d'ensemble, pour d'autres encore un penchant inné à la contemplation ou la fidélité à un Seigneur, ou simplement cette candeur enfantine, cet « esprit d'enfance spirituelle » que nos âmes précocement vieilles par trop de chicanes ont tant de peine à retrouver sous la poussière des mauvaises critiques.

Déposé dans le sein de l'humanité, pour la faire lever comme une pâte, le ferment divin de l'Évangile, en excitant toutes ces virtualités latentes, manifestera la richesse insondable de la grâce du Christ, en même temps qu'il fera merveilleusement fructifier tout ce que le Créateur a mis de bon dans le cœur des hommes. *Nihil odisti Domine eorum quae fecisti* (2). Non, le Seigneur ne réprouve rien de ce qu'il a fait et l'Eglise le sait bien. Son effort aussi bien ne va jamais à comprimer les forces vives qui doivent servir à la gloire de Dieu. Elle ne cherche point à s'imposer du dehors comme une impériale étrangère. Ce qu'elle veut, c'est s'implanter aussi vite que possible au dedans, en plaçant à la tête des nouvelles communautés chrétiennes, exactement à l'exemple de saint Paul au cours de ses voyages missionnaires, un clergé indigène recruté sur place, et, mieux que tout autre, susceptible de traduire dans la langue de chaque peuple l'enseignement unique et immuable de notre commun Maître.

Tout ceci en thèse est très évident. Et cependant tout ceci exige des précisions, car nous touchons, ici, à une question singulièrement actuelle et d'un immense intérêt. Si le rôle unificateur de l'Eglise n'a jamais été sérieusement contesté par personne dans le monde des fidèles, la conduite à tenir en face de la diversité des cultures n'a pas toujours été aussi unanimement reconnue. Les motifs qui firent hésiter, plusieurs années durant, les premiers prédicateurs de l'Évangile, sur la méthode à mettre en œuvre dans l'évangélisation des Gentils, le rôle en partie double que les juifs crurent devoir jouer au nom de leur nationalité israélite

en même temps qu'au nom de leur religion, l'incertitude dans laquelle on demeura touchant la nature exacte du rapport existant entre le christianisme et le judaïsme, tout cela menace de réapparaître, sous une forme ou sous une autre, chaque fois que, par suite de circonstances purement adventices, le progrès du Royaume de Dieu paraît de quelque façon solidaire de telle civilisation ou de telle puissance politique.

Parlons net. Il n'est point contestable qu'au double point de vue de l'organisation et de la propagation de l'Eglise, l'Europe a joué un rôle de premier plan, et il n'est point douteux que ce rôle ait été providentiel. Ce n'est pas sans motif que Pierre transféra de Jérusalem à Rome le centre de la chrétienté, comme ce n'est pas pour rien que Paul, après avoir évangélisé l'Asie Mineure et la Grèce, éprouva si vivement, au point d'y songer continuellement, l'attraction de la capitale de l'empire. Par ses voies de pénétration, par l'influence hors de pair exercée sur tous ceux que l'on enveloppait alors dans l'appellation collective et dédaigneuse de « barbares », Rome exerçait un tel prestige dans le monde que Rome une fois conquise au Christ la terre entière devait paraître virtuellement gagnée à l'Évangile.

Que la clarté et la rigueur de l'esprit latin ait été un instrument de choix aux mains de la Providence pour donner à la détermination de nos dogmes la frappe précise que l'on eût peut-être demandée en vain à l'Orient, et que la rigoureuse ordonnance de l'État romain ait pu, à certains égards, servir de modèle à l'organisation ecclésiastique, au moment où celle-ci n'était encore qu'ébauchée, c'est ce qu'il serait, je crois, difficile de nier. Il est évident, au surplus, que le développement de l'Eglise a jusqu'ici coïncidé de fait avec l'expansion de l'Europe issue de Rome et que là où l'influence européenne a été moindre, moindres aussi furent les progrès du christianisme. Pour toutes ces raisons, il est assez naturel que lentement, insensiblement, et souvent inconsciemment, on en soit arrivé à cette conception, que pratiquement être chrétien et être Européen ou européenisé allait de pair, que l'extension du royaume du Christ devait demeurer parallèle au rayonnement des grandes puissances occidentales, et aussi par conséquent — à un autre point de vue : celui des indigènes — que devenir chrétien c'était en quelque sorte renier son passé, pour se mettre à la remorque de l'étranger. Et ainsi, tandis que les efforts missionnaires se poursuivaient, que les dépenses d'énergie, de vertu et de ressources s'accumulaient sans un succès correspondant à ce que l'on était en droit d'attendre, l'Eglise du Christ, comme aux premiers temps de son existence, se heurtait au plus grave danger qu'elle pouvait courir : le danger de faire figure de puissance étrangère menaçant dangereusement l'existence nationale des peuples païens.

Avouons, que l'idée que l'on se faisait en Europe des missionnaires et les propos tenus ouvertement à leur sujet n'étaient point faits pour enrayer cet état d'esprit.

Lorsque, à propos de la discussion des fameux articles 71 et 71bis de la loi de finances française tendant à accorder aux noviciats de certaines congrégations missionnaires l'autorisation de séjourner dans le pays, tel écrivain de marque, catholique notoire, exprimait le plus naturellement du monde, dans tel journal bien pensant, des réflexions du genre de celles-ci : « Les Pères Blancs étaient, en 1902, en voie de nous conquérir l'Afrique... » ou bien « Nous perdons la Chine que nous avons évangélisée pour le plus grand bien de notre influence... on a tari la source (des vocations religieuses) et l'on s'étonne de ne plus voir le grand fleuve français féconder, au profit de l'idée française, les rives lointaines » (1). — quand donc on tenait ce beau langage, s'attendait-on à provoquer les réflexions que l'on put lire presque en même temps, dans certaine feuille chinoise imprimée à Paris : « On veut maintenir les congrégations missionnaires en tant qu'instruments de domination extérieure... Comment, dès lors, ne pas combattre cette meute impérialiste... qui vient dans notre pays à l'avant-garde des envahisseurs ? » (2).

C'est ici que s'insère le plus logiquement la série fort longue des directives pontificales concernant les missions catholiques,

(1) Cf. LOUIS MADELIN, de l'Académie française, *La Question des Noviciats dans l'Echo de Paris* (16 octobre 1928) : textes cités dans le *Bulletin catholique international*, 1^{er} décembre 1928, pp. 185-187.

(2) Telle est la conclusion d'un article paru dans le *Sing-Min*, journal nationaliste chinois de Paris. Cf. *Un point de vue missionnaire sur l'article 71*, op. cit., 1^{er} janvier 1929, pp. 26-27.

(1) Jean, XVII, 22.

(2) Sagesse, XV, 25.

dont les derniers actes, après tant d'autres dont la simple énumération nous obligerait à remonter très haut dans le passé, ont, par ordre de succession, l'encyclique *Rerum Ecclesiae* (3 février 1926), qui reprend et sanctionne à nouveau les idées émises par Benoît XV dans l'encyclique *Maximum Illud* (20 novembre 1919), à savoir : définition de l'apostolat missionnaire comme apostolat de conquête, déclaration de l'égalité de dignité des catholiques de toutes races, obligation de développer sans retard le clergé indigène, à tous les degrés de la hiérarchie, puis, coup sur coup, avec une insistance vraiment remarquable : 15 juin de la même année 1926, lettre aux vicaires apostoliques de Chine pour protester contre l'opinion qui tend à « représenter la prédication catholique comme une marchandise étrangère ou comme un instrument de pénétration et de domination au service des puissances européennes »; octobre 1926, consécration dans la basilique de Saint-Pierre de six évêques chinois; novembre, même honneur rendu au premier évêque japonais; 3 août 1928, message au peuple chinois, contenant pleine reconnaissance de ses aspirations légitimes.

Vous sentez bien que tout ceci exigerait d'amples développements. Qu'il me suffise de noter les trois points qui, me semble-t-il, se dégagent de toutes ces déclarations verbales et écrites du Souverain Pontife :

1^o Affirmation solennelle et répétée du caractère supranational de l'Eglise qui s'adresse avec un égal amour à tous les peuples tous faits à l'image d'un seul, tous enfants du même rachat — partant devoir strict imposé aux missionnaires de ne point confondre le nom chrétien avec celui de leur nation et de se dévouer également et uniquement *prossus aique unico* à ce qui intéresse le salut des peuples auxquels ils sont envoyés.

2^o Détermination du rôle du missionnaire qui n'est point principalement de communiquer à d'autres les trésors de grâce dont nous bénéficions, mais d'étendre le règne du Christ « en établissant de façon stable et régulière » l'Eglise hiérarchique dans les contrées où elle n'est pas encore définitivement implantée. Le missionnaire est avant tout un « fondateur d'Eglise ». Sa tâche ne consiste point à desservir de façon permanente les communautés constituées par lui, celles-ci devant arriver normalement à un stade de formation telle qu'elles puissent se suffire à elles-mêmes. D'où :

3^o Nécessité rigoureuse — et sur ce point la voix du Souverain Pontife devient sévère et nous l'entendons se plaindre de ce que ses prédécesseurs n'ont pas été assez universellement obéis — nécessité impérieuse et urgente d'un clergé indigène, sérieusement formé, à l'instar du clergé européen, et jouissant, non point d'une situation subalterne, mais ayant les mêmes droits que le sacerdoce missionnaire qu'il est appelé à remplacer progressivement, afin que les peuples infidèles puissent se donner à l'Eglise sans défiance, en dehors de toute tutelle étrangère, et que les missionnaires eux-mêmes ne soient point empêchés d'étendre toujours davantage le règne du Christ.

Comment témoigner plus solennellement et, ajoutons-le, plus rationnellement, car nous ne sommes pas simplement en présence de paroles mais d'actes singulièrement énergiques — et qui ont vieilli dans nos cœurs, Excellence, en même temps que le sentiment de notre fraternité dans le Christ celui de notre vénération filiale pour notre père commun, le Vicaire de Jésus-Christ que vous aignez représenter parmi nous — comment témoigner plus hautement du respect pieux que l'Eglise entend professer à l'égard de toutes les cultures et de toutes les différences raciques des peuples qu'elle veut gagner à son royaume? Malgré les déviations partielles et momentanées, qui sont la conséquence naturelle de l'humaine faiblesse, la ligne de conduite du Siège Apostolique présente, on le voit, une indéfectible rectitude, depuis les jours lointains de la conférence de Jérusalem, jusqu'à cette consécration des évêques chinois qui affirma superbement la volonté du Pape de défendre résolument l'Eglise du Christ contre tous les fanatismes nationaux ou culturels.

La solution constante que l'Eglise entend donner au problème qui nous a été posé : unité de l'humanité et diversité des races, est donc aussi ferme que possible. On ne saurait mieux la résumer que dans cette formule qui, suivant saint Augustin est la définition de la beauté : « L'unité dans la diversité » : unité du règne du Christ ayant pour effet de rapprocher les hommes, comme jamais, aban-

onnés à eux-mêmes, ils ne pourraient y parvenir, *unité de fraternité et de ressemblance surnaturelle, unité de solidarité mystique et de charité*, et, d'autre part, soumise à cette unité supérieure, la plus grande variété de tempéraments, de coutumes, de sensibilités, de civilisations, exprimant toutes, chacune à sa façon, les splendeurs de la grâce qui est dans le Christ.

C'est cette œuvre d'unité dans la diversité, et partant de souveraine beauté destinée à transformer le monde entier, que nous aurons à promouvoir selon notre mesure d'activité. Pour y réussir, il faudra seulement nous pénétrer de cet esprit de charité, auquel l'un des six évêques chinois dont je vous parlais il y a un instant, nous exhortait au cours d'une tournée triomphale dont notre pays s'honore. Mgr Tchao nous disait donc — et je me garderai bien d'ajouter quoi que ce soit à ces paroles vénérées qui nous sont venues de l'Extrême-Orient — Mgr Tchao nous disait : « Cultivez en vous, manifestez autour de vous les sentiments de fraternité catholique qui nous ont fait pleurer de joie... Les cœurs païens comme tous les autres ont faim et soif de charité. Il faut d'abord, que nous, catholiques, nous qui sommes les enfants du même Père, rachetés par le même Jésus, nourris par la même Eucharistie, nous fassions définitivement tomber les barrières de races et de couleur, les préjugés et les antipathies de nation à nation, et que loyalement, de tout notre cœur, et si c'est nécessaire, de toute notre volonté, nous nous aimions les uns les autres... Dans ce monde divisé par tant de malentendus, déchiré par tant de haines, le jour où les infidèles pourront dire des catholiques de tout pays la célèbre parole des vieux païens de Rome : *Voyez donc comme ils s'aiment!* ce jour-là l'Eglise aura vaincu Satan, car Satan est la haine et le Christ est l'amour (1). »

FRANÇOIS-M. BRAUN, O. P.

Le primitif et ses trésors religieux⁽²⁾

Avant d'aborder mon sujet, je dois au Congrès l'avoué d'un tout petit abus de confiance : j'ai accepté de parler du « Primitif et de ses trésors religieux », en sachant fort bien que je n'en parlerais pas. Je n'en parlerai pas parce que je serais tout à fait incapable d'en parler. Je ne connais pas le « Primitif »; je ne l'ai jamais rencontré; je ne sais même pas trop s'il existe. Je ne connais bien qu'un peuple noir, chez qui j'ai passé les plus belles années de ma vie, et c'est de ses trésors religieux que je compte vous entretenir. Sans doute, les noirs sont différents de nous; les aborigènes de l'Australie et les Patagons le sont aussi; mais cela suffit-il pour les classer sous une étiquette commune, celle de « Primitif »? Peut-être, à les étudier de près, découvrirait-on qu'ils diffèrent entre eux au moins autant qu'ils diffèrent de nous. Je demande au Congrès de s'en souvenir : je dirai « Primitif » pour avoir l'air de traiter mon sujet; je penserai « Noir », et sans être sûr que j'aie le droit d'étendre à tous les noirs ce qu'une assez longue expérience m'a appris sur le compte des seuls Barundi.

Quelle Babel, vous direz-vous, ces réserves annoncent? Au contraire, elles sont la condition de la clarté. La méthode vicieuse de grouper arbitrairement dans une classe commune, celle des « Primitifs », tous les peuples de civilisation inférieure, a fait le plus grand tort à l'ethnologie religieuse; méthode aussi vicieuse que celle qui diviserait l'humanité en deux races, la race blanche et la race de couleur, cette dernière groupant les Mongols, les

(1) *Bulletin des Missions*, publié par les Bénédictins de Saint-André, janvier-février 1925. Texte cité par J. MARTAIN, dans *La Primauté du Spirituel*, Paris, Plon, 1927, p. 147.

(2) Rapport présenté au Congrès de l'Ancien.

Peaux-Rouges, les Esquimaux, les Noirs, en un mot tous les hommes qui ne sont pas blancs.

Encore le mal ne serait-il pas si grand, si l'on était sûr que toutes les observations sur lesquelles va se baser une synthèse scientifique sont d'une valeur égale, ou tout au moins d'une authenticité contrôlée. Mais hélas, nous en sommes loin. Dans la masse des écrits consacrés aux coutumes des non-civilisés, beaucoup ne valent absolument rien, ne sont que les racontars de témoins qui n'ont pas compris. Imaginez la monographie que pourrait composer un noir de la brousse, jeté pendant un mois dans une de nos villes, avec comme guide son frère de race qui connaît l'Europe pour avoir fait trois escales à Anvers comme chauffeur à bord du « Thysville » ? Il a vu une maison close, volets fermés, stores baissés. Il demande pourquoi et son cicérone lui répond : parce que le maître est mort. Il apprend que le défunt est mis en bière vêtu d'habits de cérémonie, et qu'on porte sur un coussin, derrière le char funèbre, les bijoux de ses décorations... Revenu chez lui, quand notre explorateur racontera ses aventures aux vieux du village accroupis autour des feux, il leur expliquera que les Blancs ont grand'peur des esprits des morts; pour éviter qu'ils ne s'échappent et ne viennent tourmenter les vivants, on a soin de boucher toutes les issues jusqu'après les funérailles. Pour que l'esprit paraisse dignement devant les dieux, on revêt le cadavre de ses plus riches vêtements; et on enterre avec lui les bijoux dont les ombres pareront son ombre au séjour des morts...

Cette interprétation ne vaudrait ni plus ni moins que des centaines de celles que des voyageurs, des explorateurs de passage, gravement cités dans des livres savants, ont avancées sur les coutumes des noirs.

Car, et c'est ce qui rend si difficiles les études d'ethnologie religieuse, pour établir les faits qui constitueront la base de la science, il ne suffit pas de savoir regarder, il faut encore savoir comprendre. Les faits, ce sont les croyances des primitifs. Comment connaître ces croyances, comment les décrire? Tout d'abord, le vague et la confusion sont par eux-mêmes indescriptibles : on ne décrit pas le chaos, on ne fait pas un tableau des ténèbres. Et les idées religieuses du noir sont confuses; il se débat dans les ténèbres ou pis : il ne s'y débat même pas, il s'y laisse croupir sans chercher la lumière. Demandez à un noir s'il connaît Dieu. Et il vous répondra tout de suite et très sincèrement : non. Tout comme il répondrait non si vous lui demandiez : Connais-tu tel Européen — qu'il n'a jamais rencontré tout en étant parfaitement sûr de son existence. Mais prenez-vous y autrement : recherchez dans son langage, dans ses cérémonies, dans tous les gestes de sa vie tout ce qui semble impliquer une croyance à Dieu; tirez de toutes ces données leurs conclusions logiques, et vous aurez édifié toute une philosophie, où d'ailleurs fourmilleront les contradictions et que le noir lui-même, s'il était capable d'en comprendre l'exposé, ne reconnaîtrait pas le moins du monde. Faut-il dire que le Noir ne croit pas en Dieu, parce qu'il nous a avoué ne pas le connaître? Alors, pourquoi ses rites? Pouvons-nous conclure de ses rites à ses croyances? Alors que dire de deux blancs, dont l'un, bon chrétien, croit fermement à la Providence divine et dont l'autre, athée, ne croit à rien — et qui tous deux touchent du bois après avoir eu l'imprudence de se vanter de leur bonheur, qui tous deux perdent l'appétit en se voyant treize à table?... Avant de pouvoir aborder utilement l'enquête, il faut connaître à fond la langue du peuple que l'on veut étudier, pour pouvoir poser des questions sortant du cadre de la vie usuelle et saisir les nuances des réponses. Il faut avoir acquis l'entière confiance des gens, très fermés en ce qui concerne leurs croyances. Mais il faudrait davantage. Les plus intelligents parmi ceux que nous pouvons interroger sont absolument incapables d'exposer comme un sys-

tème l'immense fatras de croyances, de rites, de légendes, de coutumes de caractère plus ou moins religieux qui se rapportent à tous les actes de leur vie. Il faudrait avoir vécu non seulement parmi eux, mais avec eux, comme un des leurs, avoir dormi dans leur hutte, partagé leurs repas, entendu les leçons qu'ils donnent à leurs petits enfants, observé tous leurs gestes dans toutes les circonstances; été présent aux accouchements, aux cérémonies d'initiation, au mariage, à l'agonie; partagé leur deuil depuis le moment de la mort jusqu'à la purification finale; vécu dans l'intimité des prêtres, des prêtresses, des sorciers, des devins, des membres de confréries secrètes; suivi minutieusement toutes les cérémonies culturelles, et à plusieurs reprises; y avoir noté, sans distinction, tout ce qui s'y passait — puisqu'on ignore, avant d'avoir tout compris, ce qui a une portée et ce qui n'en a point, ce qui est un rite et ce qui n'est qu'un geste fortuit. Il faudrait avoir noté au hasard des conversations tous les proverbes, au hasard des rencontres toutes les chansons. Il faudrait enfin être arrivé à connaître toutes les prescriptions négatives, tous les tabous invisibles, toutes les interdictions et toutes les abstentions qui restreignent l'activité humaine et limitent la libre disposition des biens de la nature.

Dans la confusion inextricable des observations ainsi faites, il faudrait apporter la lumière de l'ordre; y discriminer entre coutumes judiciaires; prescriptions d'hygiène; mesures de sécurité politique; interdits de droit positif; folklore sans portée, simple réminiscence de pratiques disparues; contes et fables auxquelles personne ne croit; bluff destiné à impressionner les profanes; magie coupable condamnée par la conscience publique mais à laquelle tout le monde sacrifie plus ou moins. Il faudrait avoir fait tout cela avant de pouvoir enfin dégager les croyances religieuses, le culte religieux, la morale basée sur les devoirs vis-à-vis des êtres supérieurs à l'homme, avant de pouvoir se vanter de connaître la religion d'un peuple primitif... Et quand la science disposerait, pour chaque peuple non-civilisé, d'une monographie de cette valeur, elle pourrait songer aux synthèses; conclure — peut-être — des caractères communs de tous ces peuples, à l'existence d'un type « primitif » opposé au type « civilisé ».

Au lieu de cela, que voyons-nous?

Comme point de départ, des analyses de valeur inégale, de valeur, bien souvent, nulle; des catalogues de faits plus ou moins établis. Puis le savant se fait une synthèse; puis, à mesure qu'arrivent, innombrables, de nouveaux catalogues de faits, des analyses nouvelles, il y choisit tout ce qui confirme sa théorie, — oubliant que le théoricien d'en face pourra faire la même chose et choisir de son côté les milliers d'autres faits nouveaux qui confirmeront la thèse opposée. Et les éditions qui se succèdent doublent de volume sans augmenter de valeur.

Le résultat final, c'est un portrait du Primitif ou personne ne reconnaît plus le modèle. Un être composite, où il entre, avec beaucoup de fantaisie, du rouge, du brun, du noir, du jaune; un peu de préhistorique et peut-être même un peu de Glazélien. Un type possible, après tout, existant peut-être sur une autre planète; mais dans lequel aucun de ceux qui vivent parmi des primitifs en chair et en os ne peut voir l'image du Noir, du Papou ou du Peau-Rouge qu'il coudoie chaque jour.

L'unité et l'identité fondamentale de l'humaine nature ne sont plus que des postulats, bientôt de simples hypothèses qu'on écarte d'un revers de main pour les remplacer par une autre hypothèse, celle d'une mentalité primitive radicalement différente de la nôtre, irréductible à la nôtre. Cette méthode rappelle les travaux des ingénieurs au début des chemins de fer, quand ils s'ingéniaient par tous les moyens à assurer l'adhérence des roues aux rails en bossuant celles-là, en semant ceux-ci de gros clous... jusqu'à ce

qu'un beau jour quelqu'un se soit avisé d'essayer quand même la formule absurde des roues lisses sur des rails lisses...

Ecartons donc « le Primitif » pour ne regarder que des Primitifs. Et pour chercher à les comprendre, essayons tout d'abord si les mesures de notre mentalité ne leur sont pas applicables. Ce n'est qu'en cas d'échec absolument décisif, si vraiment il était prouvé sans doute possible que les fonctions mentales des races inférieures sont irréductibles à notre norme, que nous pourrions quitter le terrain solide de l'expérience et de la logique pour nous réfugier dans l'hypothèse facile mais nécessairement gratuite d'une mentalité autrement conditionnée que la nôtre, d'une intelligence où les contraires coexistent et où les effets n'impliquent pas des causes.

Hypothèse désespérée, d'ailleurs, puisqu'elle nous condamnerait à ne jamais comprendre les primitifs, à ne jamais pouvoir les gouverner, à ne jamais pouvoir les civiliser, à ne jamais pouvoir les évangéliser. Hypothèse, grâce à Dieu, démentie par les faits, comme les rapports présentés à ce Congrès vous l'ont abondamment démontré.

Si des sociologues ont renoncé à réduire le primitif à notre norme de pensée, c'est surtout à cause des notions étranges qu'il entretient sur le monde invisible. Pourtant, quand on connaît bien un peuple primitif, et qu'on étudie de près ses notions, on se rend compte que nous pourrions les avoir nous-mêmes, tout en conservant nos fonctions mentales prétendument supérieures, si nous devions nous retrouver un jour dans la nuit d'ignorance d'où un Noir, par exemple, n'est jamais sorti.

Dans l'Afrique centrale, qui ignore l'écriture, qui ne connaît pas la roue, qui n'a pas un monument de pierre, où jamais, avant l'arrivée des blancs, on ne construisait une route, où même l'histoire ne remonte pas à plus de deux ou trois générations, — la Science n'existe pas; on n'interprète pas les énigmes du monde. Seuls des blancs peuvent croire que les noirs prennent le soleil pour une personne, la lune et les étoiles pour ses femmes ou ses filles et le ciel pour leur domaine : pures fables que ces images, que personne ne songe à prendre au pied de la lettre. On ne comprend pas le pourquoi des phénomènes qui nous paraissent les plus simples : le rythme des saisons, le vent, la pluie, la marée, la foudre, l'action des poisons, la maladie, les épidémies; même les explications immédiates, qui ne font que reculer le problème tout en satisfaisant un esprit superficiel, échappent à l'ignorance du Primitif.

Quelle sera l'attitude d'un homme dont l'intelligence obéit à notre logique, mais qui ne sait rien, devant cette mystérieuse nature? Tout simplement celle-ci : chaque effet découle d'une Cause; tout mouvement, toute action supposent une Force. Que sont ces Causes, ces Forces, ces « manières » des choses? Mystère, questions destinées à demeurer éternellement sans réponse. Dire que le Primitif « anime » tout ce qui l'entoure, c'est une interprétation de civilisé, non une conception de Primitif. Ce n'est pas une « âme » semblable à la sienne qu'il attribue aux choses; il n'affirme pas l'existence d'esprits ou de volontés conscientes animant le monde visible : il s'incline simplement devant la nécessité de « causes » sans se soucier d'en pénétrer la nature. Un souffle peut être produit par un homme, — ou par un soufflet de forge, — ou par le vent. Nul ne sait d'où vient le vent; mais sa cause inconnue, dont on reconnaît la nécessité, on ne la confond pas plus avec un homme qu'on ne la confond avec un soufflet de forge. On sait qu'elle existe, et voilà tout. L'animisme est une affirmation du principe de causalité. Jusqu'ici, nous ne relevons à charge du Primitif aucune faute de logique.

Tous les phénomènes de la nature sont, pour le noir, également inexplicables, également mystérieux. Cependant, il établit entre eux une distinction capitale. Les uns se déroulent dans une succes-

sion toujours pareille, ce qui permet d'en prévoir la suite bien qu'on n'en comprenne pas l'enchaînement. Pourquoi la nuit succède-t-elle au jour? Qu'importe! Les ténèbres n'ont pas de terreur quand on sait d'expérience qu'elles feront place à la lumière. Ce sont les phénomènes normaux, qui n'inquiètent personne. Mais d'autres se présentent en dehors de toute série connue; par conséquent la suite en est imprévisible. Devant l'anormal le noir est désarmé. Incapable, dans son ignorance, de circonscrire ses recherches quant aux causes, ses hypothèses quant aux conséquences, il désarme notre logique par ses interprétations saugrenues, ses pronostics bizarres, ses vaines terreurs. Mais, encore une fois, il n'y a là aucune faute de logique; parce que quand aucun lien n'est perçu entre causes et effets, la logique perd ses droits. Croire qu'une éruption volcanique est provoquée par la naissance d'un veau à deux têtes, ou qu'un homme a pris la lèpre en mangeant du mouton, ce sont des *absurdités* pour qui connaît la nature des volcans et celle de la lèpre; pour l'ignorant, ce ne sont plus que des *erreurs*, où la raison et la logique n'ont rien à voir.

* * *

Le primitif sait qu'il a une âme. Pour expliquer cette croyance, on a imaginé qu'elle est due à des méditations sur le rêve, les synopes, le sommeil et la mort. Hypothèse invérifiable et qui paraît d'ailleurs superflue. Il semble infiniment plus simple d'admettre que le primitif a conscience de soi — ce qui est une donnée immédiate; conscience de ce qui fait que les membres d'un homme sont à lui sans être lui, ce qui fait qu'il veut, qu'il désire, qu'il aime, qu'il sent. Ce principe de vie est insaisissable et distinct de la matière; le noir ne va pas au delà, n'analyse pas sa substance; nous ne pourrions lui attribuer notre concept de l'âme spirituelle. Ce ne serait donc pas le souci d'expliquer les apparentes bilocations du rêve qui aurait conduit le noir à la notion de l'âme, mais bien plutôt la connaissance de son âme qui lui aurait fourni à certains phénomènes une explication toute trouvée. Hypothèse pour hypothèse, nous préférons cette dernière; car le rêve ne paraît pas préoccuper les noirs plus que bien d'autres phénomènes auxquels personne ne se tourmente de n'avoir pas d'explication : on ne voit pas pourquoi il en aurait été autrement jadis.

L'immortalité n'apparaît pas comme un attribut essentiel de l'âme; mais on ne conçoit pas non plus sa destruction immédiate : le principe de vie a quitté le corps, c'est donc qu'il doit être ailleurs. Combien dure cette survie, en quoi elle consiste au juste, les noirs ne s'en font pas une idée bien précise. Une lente dissolution recule le problème et permet de n'y plus réfléchir : on semble croire que la survie ne se prolonge pas indéfiniment; tout au moins le culte rendu aux morts ne dépasse pas trois ou quatre générations.

Mais ce que je vous dis là est déjà une interprétation de blanc. Laissez-moi détacher d'une vieille page de carnet un fragment de dialogue sur l'immortalité, qui vous montrera comment parle le noir :

D. Quand un homme meurt, où pensez-vous qu'il aille?

R. Cela dépend : dans certaines régions on l'enterre; dans d'autres, on jette le cadavre dans un ravin...

D. Oui; mais enfin, croyez-vous que l'homme meurt tout entier? N'y a-t-il pas quelque chose de lui qui continue d'exister? Lorsque l'homme est mort, que « dites-vous » de lui?

R. Nous disons : *Yarafuye* : eh bien, il est mort.

D. Oui, je sais... mais enfin, quand meurt un homme ou quand meurt un chien, ce n'est tout de même pas la même chose?

R. Non; car quand un homme meurt, on lui frotte du beurre sur le visage; pour un chien pas.

D. Pourquoi frottez-vous de beurre le visage des gens qui sont morts?

R. Parce qu'on l'a toujours fait. Mais on ne le fait que pour les hommes qui laissent des enfants.

D. Pourquoi?

R. *Ni ho bagira*. C'est la coutume...

L'enquête n'alla pas plus loin ce jour là...

Le culte rendu aux mânes est surtout familial; il semble avoir pour but d'apaiser les esprits en leur facilitant le voyage et de les empêcher de revenir dans les lieux où ils ont vécu et où ils pourraient troubler le repos des vivants.

A côté des mânes des ancêtres, il existe une foule d'autres esprits qui sont l'objet d'un culte religieux. Leur nature est mal déterminée; certains semblent d'origine humaine. Ils sont doués d'intelligence et de volonté; on les connaît par leur nom. En général, ils sont méchants; les sacrifices et les cérémonies sont destinés à détourner leur colère. Mais ce n'est pas seulement par les rites religieux qu'on les apaise, on peut aussi les asservir par des incantations magiques. Religion et magie sont, au pays noir, inextricablement confondues; et la croyance à la magie empoisonne véritablement la vie indigène. Ici encore, l'ignorance explique des conceptions qui paraissent, à première vue, étrangères aux lois de notre logique. La plupart des morts n'ont pas de cause apparente; et c'est précisément sa soumission au principe de causalité qui pousse le noir à chercher la cause du côté de volontés malfaites. Si le poison tue sans qu'on sache comment, pourquoi l'envoûtement ne tuerait-il pas aussi bien? De là les essais pour asservir les puissances invisibles et en faire les exécutrices de criminels desseins. De là aussi le remède, infiniment pire que le mal, des féticheurs qui, par leurs recettes magiques, doivent neutraliser les influences mauvaises, démasquer les jeteurs de sorts et décourager leurs imitateurs par de terribles exemples. De là ces séances d'épreuve qui jadis dépeuplaient l'Afrique pour donner un apaisement d'un jour à la hantise sans cesse renaissante de l'envoûtement.

* * *

Naturisme ou animisme, mânisme, fétichisme, superstitions grossières et vaines terreurs — la science officielle, dans son analyse de la religion des noirs, va rarement au delà. Pourtant il y a autre chose, et qui est l'essentiel. Il y a Dieu. A mesure que les connaissances se précisent, que les enquêtes approfondissent au delà des manifestations purement extérieures, une conclusion s'impose avec une évidence qu'aucun parti-pris ne parvient plus à dissimuler: c'est la croyance universelle, fondamentale des noirs à un Dieu unique et souverain. On le désigne chez les différents peuples sous des noms divers; on sait très peu de chose sur son compte, on ne lui rend aucun culte public. Mais nulle part on ne le confond ni avec les mânes, ni avec les esprits. Il existe sur un autre plan. On ne le dit pas « éternel »; mais on ne lui attribue aucune origine. On ne le dit pas « Créateur », parce que la pensée des noirs ne s'est pas élevée à la notion de création *ex nihilo*, — mais on le dit Maître de la Vie et des choses. Il est bon, et la magie n'a sur lui aucune prise. Ses relations avec les esprits inférieurs sont mal précisées; il ne semble pas qu'on lui attribue une influence directe sur les événements d'ici-bas, bien que les bénédictions viennent de lui et que des noms propres comme « j'ai demandé à Dieu » fassent croire qu'on le prie dans le secret des cœurs. D'où vient cette notion si pure?

Elle dérange les synthèses des ethnologues, pour qui le monothéisme ne peut être que l'aboutissement d'une longue évolution. Il est certain que Dieu n'est pas conçu comme le chef des esprits; l'appeler ainsi fait rire les noirs comme une incongruité: Il est

d'une autre nature. A vrai dire, l'observateur consciencieux peut difficilement le faire entrer dans le cadre d'ensemble des conceptions religieuses. Il apparaît comme une survivance, à côté et indépendamment de laquelle une autre religion, celle des mânes et des esprits, s'est peu à peu développée. Si vous interrogez les noirs, leur réponse est catégorique: ils savent que Dieu existe parce que leurs ancêtres le leur ont enseigné: peut-être les hommes d'autrefois l'ont-ils connu, eux qui en savaient plus long que les hommes d'aujourd'hui. Voilà ce qu'on vous dit; et pour ma part, sans oser insister, je crois que c'est vrai.

Quoi qu'il en soit, cette notion du vrai Dieu, demeurée pure précisément parce qu'elle est demeurée lointaine, indépendante des superstitions parasites qui foisonnent autour des esprits et des mânes, — cette notion du vrai Dieu ancrée au fond du cœur des noirs ouvre à l'Évangélisation les plus consolantes perspectives. Car il n'est pas tout à fait un étranger, le missionnaire qui peut dire aux indigènes: Ce Dieu que vos pères ont connu et dont vous ne savez plus que le nom, c'est Lui qui m'envoie vers vous! C'est Sa Lumière que je vous apporte, c'est Sa Parole que je vous traduis...

Oui, la moisson mûrissante attendait le moissonneur. Les noirs pressentaient confusément le divin message; dans la simplicité de leur âme, ils étaient disposés à l'accueillir; et c'est pour cela que la venue du missionnaire est saluée partout sur la terre d'Afrique comme l'aurore d'un immense espoir...

PIERRE RYCKMANS,
Membre associé de l'Institut royal colonial,
Ancien résident de l'Urundi.

“ Esto Perpetua ”⁽¹⁾

II

Si l'on veut comprendre la surprenante histoire de ce pays de Barbarie, si l'on veut se rendre compte de ce qu'y firent les Romains puis les Arabes, et saisir ce qu'à leur tour les nouveaux conquérants ont fait ou s'efforcent de faire, il est indispensable de considérer sa nature physique.

Sur toute sa longueur, qui est de plusieurs centaines de kilomètres, le Maghreb est délimité par le Mont Atlas; ou plutôt, le Maghreb c'est l'Atlas lui-même qui dresse sa masse imposante entre le Sahara et la mer. Ce massif montagneux est disposé de telle manière qu'on peut le comparer au mur d'enceinte d'une ville avec une large plateforme pour les combattants, entre deux parapets. Le parapet extérieur, qui se nomme le Petit Atlas, longe le rivage de la Méditerranée; le parapet intérieur, le Grand Atlas, longe le désert et est généralement plus haut que l'autre. Ces deux chaînes ne sont pas absolument parallèles, mais convergent vers Tunis et s'écartent du côté de l'Atlantique. L'espace qui s'étend entre elles, et que l'on appelle les Hauts Plateaux, atteint par endroits mille mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, et va en s'élargissant de cent cinquante kilomètres environ, à plus de trois cents. Toutefois, à ses deux extrémités, il change de caractère, car près de Tunis, il est trop étroit pour s'appeler proprement un plateau, et devient un chaos de montagnes, où le Grand et le Petit Atlas se confondent, tandis qu'au Maroc il est trop large et se complique de chaînes secondaires. Mais dans l'intervalle, c'est une véritable terrasse avec ça et là des sommets isolés au pied desquels s'étendent des *Shoûts*, sortes de lacs saumâtres et peu profonds, bordés de roseaux et, en été, de nappes étincelantes de sel. En effet, il n'y a d'écoulement pour les eaux du plateau ni vers la mer ni vers le désert, sauf en de rares endroits où quelque

(1) Voir la *Revue* des 11 et 18 avril 1930.

torrent, tel le Chélif ou le Rummel, s'est creusé une gorge tortueuse et, par cette brèche, s'échappe vers la mer. Ces exceptions sont très rares et ne suffisent pas à modifier le plan général de l'Atlas en deux chaînes, qui supportent entre elles le plateau, avec ses lacs salés et ses groupes isolés de collines.

Les Hauts Plateaux qui, malgré leur nudité, constituent la partie principale du Maghreb, ne sont pas seulement une réalité pour le géographe; leur caractère particulier apparaît nettement au voyageur qui les traverse. La montée, quand on vient de la Méditerranée, est confuse, mais néanmoins sensible; la descente vers le Sahara est brusque et, dans la portion centrale, dramatique. Quiconque a eu l'occasion à plusieurs reprises de traverser ce plateau, ne peut manquer de se rappeler certaines trouées dans la chaîne sud, et dans celle du nord, disposées de telle manière qu'on dirait des fenêtres ouvertes sur le monde d'en bas. Ces trouées se ressemblent étrangement. De l'une, on aperçoit les degrés de pierre calcaire, les falaises du désert, où la tache verte des palmiers apparaît au loin de plus en plus rare, et qui s'arrêtent au sud, éblouissantes, arides et anguleuses, à l'extrême limite de l'horizon. De l'autre, on voit les bois de la côte, touffus et frais, parmi les rocs tout proches, et droit devant soi, par delà la vallée, la ligne reposante de la mer. Mais ces deux visions, dont on emporte le souvenir ont ceci de commun, qu'on les a eues d'une hauteur, que le regard a plongé tout à coup sur une vaste surface unie, — au nord sur une étendue de vagues où couraient les ombres des nuages, au sud sur une plaine de sable infinie, que surplombait un soleil petit et terrible.

Quand on est sur les Hauts-Plateaux, il est impossible de ne pas être continuellement en marche. Il ne s'y trouve pas d'endroits où faire halte, si ce n'est le long de la crête où commence la descente vers le désert, les ruines des vieilles villes romaines de la frontière. L'âme de la Numidie habite ces espaces nus. Les chevaux de Barbarie en sont originaires. On dit que ces chevaux deviennent malades sur le bord de la mer, — du moins leur race s'éteint-elle vite sur l'autre rive de la Méditerranée, si on ne la croise pas avec une de nos espèces moins fines, — car ils sont nés pour respirer cet air et laisser l'empreinte rapide de leurs sabots sans fers sur la poussière et le sel des plaines.

Donc le plateau est le cœur du Maghreb, et pourtant il n'a pas de nom, même parmi les Arabes errants.

Ceux-ci y montent au printemps, quittant le désert brûlant et poussant devant eux de lentes files de chameaux à l'air vaniteux et stupide. Ils font paître des troupeaux parmi les broussailles et au bord des rares cours d'eau; puis quand l'automne descend, au premier froid, ils s'en retournent et patiemment reprennent à travers les montagnes la route du Sahara, abandonnant les Berbères à eux-mêmes. Pendant quatre mois, les hautes plaines sont balayées par la neige, et le voyageur qui les parcourt à cette époque, sentant la bise lui souffler au visage une poussière piquante et glacée, et apercevant au loin des cônes dénudés de montagnes debout au-dessus de marais salés, se croirait en Idaho ou en Nevada, plutôt qu'ici dans cette Afrique que l'Europe imagine si chaude.

* * *

La côte sur laquelle descend la pente de l'Atlas diffère totalement des Hauts-Plateaux. Les Américains ont dans leur pays des contrastes aussi inattendus; en Europe, nous n'avons rien de semblable. On passe des lacs d'eau salée aux ruisseaux d'eau fraîche, d'un air tantôt glacé, tantôt brûlant, à une atmosphère égale et douce, de la nudité du plateau à la luxuriance d'une contrée des plus fertiles. Cette contrée se nomme le Tell, et pour en saisir le caractère il est nécessaire de modifier et de développer légèrement l'idée que l'on s'est faite des chaînes de montagnes. En effet, bien que le Grand et le Petit Atlas affectent, comme nous l'avons dit, l'aspect de deux grandes lignes, ces lignes pourtant ne sont pas ininterrompues; chacune des deux chaînes, surtout celle qui longe la mer, est formée d'une quantité de petites chaînes séparées qui s'alignent parallèlement ou sont juxtaposées de biais. De plus, leurs hauteurs sont irrégulières: il y a des groupes de pics élevés et de hautes crêtes du côté du désert, dans les montagnes de l'Aurès à l'est et dans celles du Maroc à l'ouest, tandis que le long de la mer de grandes masses montagneuses en certains endroits dominent le Bas-Atlas, et atteignent une altitude égale à celle de la chaîne intérieure. Par exemple le massif connu sous le nom de Djurjura, qui est à peu près isolé, est très élevé, presque aussi

élevé que l'Aurès qui se dresse au-dessus du Sahara, à plus de deux cents kilomètres en arrière. C'est dans ces groupes de montagnes plus hautes et plus abruptes, au bord de la mer ou du désert, que les dialectes indigènes et peut-être la pureté de la race indigène ont trouvé refuge pendant l'occupation romaine et l'invasion arabe. C'est dans ces ravins que l'ancienne langue se parle encore aujourd'hui. C'est là que le type Berbère, bien que partout encore identique au nôtre, est le moins mêlé d'éléments étrangers: peut-être même est-il, dans ces montagnes, allié à celui d'une race plus ancienne que la nôtre ou que celle des Berbères.

La position de l'Atlas face à la mer et tout près d'elle, détermine sur le Tell d'abondantes chutes de pluie qui le fertilisent. Sa disposition en chaînes juxtaposées de biais et dirigées du nord-est au sud-ouest, a donné naissance à une multitude de baies, toutes situées entre deux éperons de montagnes. Chacune de ces baies a un port plus ou moins important, et ce port est presque toujours sur le côté ouest; car le vent d'est, qui est le vent dominant, détermine un courant qui fouille les baies, déblaye et creuse la rive de l'ouest, tandis qu'il ensable l'autre rive. Ainsi Bone, Philippeville, Alger, Calle et même Utique, le plus ancien de ces ports, se trouvent à l'ouest de leurs baies respectives. Dans chaque baie vient se jeter un torrent, ou parfois un cours d'eau plus important, et un long travail d'érosion a creusé dans toute la côte un réseau de vallées, si bien qu'à moins d'avoir bien présente à l'esprit la disposition générale du pays, on est dérouter et on ne sait pas toujours à quel point précis de la montée on passe du Tell aux Hauts-Plateaux, malgré la différence qui existe entre ces deux régions.

Si sur une carte on marquait par un pointillé les niveaux inférieurs à cinq cents pieds, par des hachures ceux entre cinq et quinze cents, par une teinte unie noire ceux ne dépassant pas deux mille cinq cents pieds, en laissant en blanc les hauteurs et en marquant les sommets par de petits triangles, on obtiendrait un schéma compliqué où on verrait qu'une haute montagne domine le rivage bien loin de la ligne de partage des eaux, et que la disposition des vallées est des plus confuse, si bien qu'un touriste qui voyagerait à pied sans carte pourrait s'y croire dans un véritable labyrinthe.

A l'embouchure de chacun des cours d'eau s'étend une vaste plaine comme il en existe partout au fond des échancures de cette côte. La terre de ces plaines est noire, profonde et fertile: elle appelle la charrue. Ce sont elles qui nourrissent Utique, Cosium, Hippo Regius et Césarée. Elles restèrent en friche, abandonnées, pendant plus de mille années, mais aujourd'hui on peut y voir des kilomètres de vignobles; les rangs parallèles des plants de vigne couvrent ce sol où, depuis que la langue romaine avait été oubliée jusqu'à cette génération-ci, personne n'avait labouré, ni taillé, ni vendangé, ni pressé. En vérité, on pourrait, avec un peu d'imagination, voir dans cette reprise de la culture de la vigne un symbole de la joie de l'Europe qui revient. Toujours, en effet, les gens du désert ont eu peur du vin, et leurs puissantes légendes nous ont influencés, nous-mêmes, pendant un certain temps. Mais la vigne est encore une fois revenue en Afrique; et elle n'en sera pas arrachée de si tôt.

Ces plaines, donc, avec leurs rivières et leurs ports, constituent le Tell, où les Romains nourrissent des millions d'hommes, et où la plus grande partie de la province reconstituée va construire ses foyers. C'est par une de ces baies, dans un de ces ports, que quiconque vient en Afrique touche terre.

* * *

Bone qui se trouve à moins d'un kilomètre de l'endroit où s'élevait jadis Hippo, est peut-être le point par lequel il est préférable d'aborder en Afrique. Là une montagne d'une hauteur imposante domine une rade ouverte, remplie de vaisseaux de toutes tailles, et bordée de maisons sur une longueur de plusieurs kilomètres. Vers l'est, dans le lointain, un promontoire fait face à la montagne de l'ouest, et protège à demi le port contre les bourrasques d'été. Au pied de la montagne, la plaine, qui dépend de cette baie, s'étend en un grand demi-cercle, émaillée çà et là de maisons, mais plantée partout de vignes, d'oliviers et de blé. Au milieu de ce terrain plat s'élève une colline isolée, sorte d'acropole, du sommet de laquelle, à une fenêtre de son monastère, saint Augustin contemplant la mer, écrivit: « *Ubi magnitudo, ibi veritas* ».

La ville a complètement disparu. Il y a des gens pour qui tel ou tel événement ne s'est pas passé comme le rapporte l'histoire, parce que de cet événement il ne reste pas de vestiges; et si la tradition leur dit que Rome construisit en tel ou tel endroit, ils le nient, parce qu'ils ne trouvent pas trace de murs, en dépit des fouilles qu'ils pratiquent (dans la mesure où les fonds mis à leur disposition le leur permettent). Ces hommes sont nombreux dans les universités d'Europe. Ils devraient aller voir Hippo.

C'était une des grandes villes de l'Empire. Elle arrêta pendant une année l'armée des Vandales. Elle était le siège du plus fameux évêché de l'époque, et ce fut dans ses murs, pendant la durée du siège, que saint Augustin mourut. Elle était plus importante que Palerme ou Gênes : presque aussi importante que Narbonne. Elle a disparu totalement. Il n'y reste pas même quelques briques éparses, ni le moindre bout de mur fait de tuiles romaines. Il ne reste rien. Un jour, un paysan qui labourait remua quelques fragments de mosaïque, mais c'est tout. Les gens de Bignor en Sussex peuvent en montrer davantage; et pourtant Bignor n'était qu'un poste perdu, où grelottait un malheureux commandant de compagnie avec, au plus, une centaine d'hommes.

Au cœur du Tell, derrière les montagnes qui lui cachent la mer, et pourtant exposée aux tempêtes, aux brumes et à toutes les intempéries de la mer, s'élevait une petite ville qui, du temps des Romains, s'appelait Calama, et qui maintenant, depuis la conquête arabe, a pour nom Guelma.

Elle constitue le centre de cette ceinture de montagnes. Une large vallée, l'une de ces innombrables vallées qui font du versant de la Méditerranée quelque chose de si compliqué, s'étend devant la terre-plein sur lequel se dressait la citadelle. Une rivière boueuse la féconde, et toute la plaine est couverte de fermes et de vignobles; plus loin, un chaos de cimes et de croupes montagneuses défend les abords de la place, de quelque côté que l'on se tourne. De l'extrémité de chaque rue, on aperçoit une montagne.

Si quelqu'un ne disposait que d'une journée pour juger de la nature de cette province, il ne pourrait mieux faire que de venir ici par une soirée d'hiver, alors qu'il ferait déjà noir. A son réveil, il verrait le ciel tumultueux, et de grandes montagnes grises dressées de toutes parts vers ce ciel, comme pour arrêter la cohue hâtive de ses nuages. La ville est élevée et froide : ses champs sont parsemés de pâturages, et l'air y donne une impression d'Europe. Aucune particularité dans l'architecture n'indique qu'il y fasse une chaleur excessive en été, et même les arbres sont ceux de l'Italie ou de la Provence. Le choix de son emplacement est un reste du bon temps où l'empire élevait de toutes parts sur ce sol des cités dont un si grand nombre ont disparu : c'est aussi un gage de ce qu'un avenir prochain peut nous réserver, d'une nouvelle moisson de murailles solides et opulentes; car c'est à refonder de telles municipalités que la tradition de l'Europe doit s'appliquer en Afrique, et non pas à tenter des aventures stériles vers le sud, dont le ciel est intolérable pour notre race, où nous ne pourrions jamais bâtir et où nous pouvons à peine gouverner.

* * *

Guelma est typique à tous égards. Cette ville était berbère avant la venue des Romains, mais rien ne reste qui rappelle ses fondateurs non plus qu'une influence punique quelconque. De Rome, par contre, il persiste tant de choses, que les vieilles voûtes et les épaisses murailles forment, pour ainsi dire, l'armature de la ville.

Dans la citadelle, un reste de maçonnerie plus considérable que les autres, passe jusque dans les chambrées des soldats, percé d'arches massives qui jadis supportèrent le palais de Calama. Seule la charpente a disparu. Les pierres qui soutenaient le plancher demeurent intactes, et ce mur qui n'est pas très haut, car il dépasse à peine les grandes casernes qui l'entourent, conserve une majesté dont n'a hérité aucun des édifices construits depuis. Ici, comme sur toute l'étendue de l'empire, l'impression de Rome est aussi indéfinissable qu'elle est profonde; mais on peut, du moins en partie, l'associer à la masse imposante des pierres et à la puissante simplicité de leurs assises, à la force qu'évoquent le cintre et la ligne droite, et aussi à la double preuve d'extrême antiquité et d'extrême résistance. Il y a, en effet, quelque chose d'impressionnant dans le spectacle de tant de siècles visiblement marqués, sur la pierre, et qui ont pu évoquer tous les effets de la vieillesse, mais non pas imposer la décadence.

Ce caractère indéfinissable qui est la marque de l'Empire, et qui porte en lui comme un gage de résurrection, est aussi apparent

dans ce qui est tombé que dans ce qui reste debout. Quelques briques encastrées çà et là dans un mur de terre portent la marque de Rome et proclament son nom; on déterre par hasard un petit bronze dans les tas d'immondices du Rummel, c'est une Victoire romaine; quelques dalles brisées gisent au milieu d'un sentier perdu dans les bois, c'est une route romaine. Et aucun de ces fragments ne suggère la disparition d'un bien à jamais perdu, mais bien plutôt la continuité de son triomphe. Voir tous ces témoignages, grands ou petits, ce n'est pas se souvenir d'un passé, se rappeler une perfection disparue, c'est en faire partie, c'est sentir Rome encore présente autour de soi aujourd'hui. C'est une garantie aussi que l'avenir reverra les mêmes choses.

Il y a un champ où le voyageur goûte, avec une force singulière, cette impression de perpétuité et d'évasion hors du temps : c'est un champ d'herbe sur les plateaux, au travers duquel le vent souffle avec violence vers les montagnes lointaines. Un paysan de l'endroit (nul ne sait quand, mais il y a longtemps) éleva autour de sa terre une clôture avec des pierres romaines. Il était incapable de construire; il ne savait ni tailler la pierre ni mouler la brique. Quand il eut besoin d'enclore son pâté, les seuls matériaux dont il put disposer étaient l'œuvre des vieux maîtres qui avaient instruit ses ancêtres, mais dont il ne se souvenait pas lui-même, ou dont il ne conservait le souvenir que dans le vague nom de « Roum ». C'était longtemps avant l'occupation française qu'il éleva, au prix de bien des peines, cette clôture. Une ombre d'autorité turque le gouvernait encore de Constantine. Personne n'était venu d'Europe faire de bon mortier ou scier la pierre dans les carrières. Aussi tout ce qu'il a fait est-il en voie de périr ou même a péri déjà. Les dalles çà et là menacent de tomber. Mais les arêtes des pierres, qui sont vingt fois plus anciennes que son effort, demeurent. Ces pierres tomberont une fois encore et joncheront le sol à l'endroit où il les a trouvées; mais elles sont impérissables, comme l'est la force qui les a taillées.

On a dit que les hommes de l'antiquité n'avaient aucun souci de la beauté des sites, et que les poèmes fameux qui forment la base de toute littérature révèlent une indifférence complète pour les horizons et les lointains. Le reproche n'est pas fondé, car ces poèmes, à travers leur admirable réserve, laissent percer la passion que nous ressentons nous-mêmes pour les montagnes, surtout pour les montagnes du pays natal : ils parlent aussi de la terre que le marin découvre à l'horizon et d'exilés qui reviennent; et un héros d'Homère, au cours de ses voyages, désire avant de mourir revoir la fumée monter au loin au-dessus de ses champs. Mais plus probants qu'aucun de leurs poèmes, les emplacements qu'ils ont choisis pour y bâtir leurs édifices démontrent leur amour de la nature.

Mr. March-Phillips a fort bien dégagé le sentiment qui a encadré certain temple dans le décor d'une vallée de Sicile. En cet endroit aujourd'hui désert, nous dit-il, les blancs piliers ornent une pointe de terre et sont disposés de telle sorte que toutes les lignes de la gorge aboutissent à eux, et que le sanctuaire devient le centre d'un tableau, on pourrait dire presque d'une véritable composition. De ce sens qu'avaient les anciens de la beauté de la terre, toute l'Europe méridionale est pleine; et ici, à Guelma, au bord de la ville haute, l'emplacement du théâtre rend témoignage de la même ferveur.

Ce fut le flanc de la montagne qu'ils choisirent, juste à l'endroit où la terrasse de la ville s'abaisse presque à pic sur la plaine. Là, afin que le peuple et les esclaves assis sur les gradins eussent un noble décor pour leurs pièces, le demi-cercle de l'auditorium fut taillé à même dans le sol. Par delà les acteurs, et donnant à l'assemblée semi-religieuse des spectateurs une sorte de solennité, les montagnes du Tell s'élevaient derrière la scène, et non seulement la hauteur de ces sommets mais celle même des gradins au-dessus de la vallée, donnait une dignité aux mots prononcés. Nous n'avons rien en Europe aujourd'hui qui aide ainsi les sens. Nous n'associons pas ainsi le ciel et les nuages à notre drame, pas même à notre patriotisme, — tel que le monde moderne l'a fait. Les derniers siècles de l'Empire possédèrent en commun plusieurs avantages : ils eurent une noble poésie héritée des ancêtres, une bonne statuaire, d'abondantes fontaines, la même religion, et le plein air. C'est pourquoi le souvenir de l'Empire a survécu au temps, et pourquoi l'Empire lui-même (bien que cette vérité ne soit pas encore acceptée par tous), l'Empire est de nouveau debout.

HILAIRE BELLOC.

Traduit de l'anglais.
(A suivre)

Carthage

Un promontoire rocheux qui s'avance dans la prestigieuse baie de Tunis; deux ou trois collines plantées d'oliviers et auxquelles sont accrochées quelques villas; une avenue de palmiers montant de la station du petit chemin de fer électrique à la bizarre cathédrale mauresque qu'encadrent les bâtisses du scolasticat des Pères Blancs, masse blanche perdue dans la verdure des jardins. Partout des fûts de colonnes, des débris de mosaïques, perdus dans les champs de blé, des chantiers de fouilles abandonnés, ressemblant à des carrières.

C'est tout ce qui reste de Carthage, la fille orgueilleuse de Tyr. Fille mieux partagée que la mère.

La reine de l'Orient, l'île imprenable qui défia pendant des siècles les rois d'Égypte, de Babylone et de Ninive, fut réduite par Alexandre le Grand qui jeta une digue sur les trois cents mètres de mer qui assuraient à Tyr, mieux qu'à l'Angleterre d'aujourd'hui, un splendide isolement. Une bourgade de pêcheurs et les ruines d'une citadelle médiévale se mirent dans une misérable crique où se balancent quelques felouques, pauvre évocation de la flotte qui amenait aux quatre coins de la Méditerranée les marins les plus hardis de l'antiquité.

Leurs comptoirs s'échelonnaient sur tout le bassin oriental de la mer intérieure; ils étaient généralement établis sur une île proche de la côte. Les entrepôts, la flotte et les habitations s'y trouvaient à l'abri d'un coup de main. La proximité du littoral favorisait les transactions avec les barbares de l'intérieur. Lorsque la colonie se développait, on prenait pied sur le continent, généralement sur une presqu'île en assurant par de solides retranchements la langue de terre qui la reliait à la côte.

☞ C'est ainsi qu'un jour les caravelles qui portaient une princesse tyrienne s'arrêtèrent au nord de la Grande Syre qui faisait la terreur des marins. A l'entrée de l'immense golfe de Tunis, la pointe d'une petite péninsule abrite deux criques où la flotte jeta l'ancre. Plus au nord était déjà établi un comptoir phénicien, *Utique*, « la ville ancienne ». La jeune colonie fut appelée *Karth hadasha*, « la ville neuve », la *Carthago* des Romains.

☞ Le deuxième millénaire de Virgile a rappelé l'attention sur cette épopée. M. Stéphane Gsell, dans sa magistrale *Histoire de l'Afrique du Nord*, a fait revivre le passé étonnant de cette Carthage qui disputa à Rome l'hégémonie de la Méditerranée.

Sur les côtes de Sardaigne, de Sicile, de Gaule, d'Espagne, de Maurétanie étaient semés les comptoirs carthaginois. Dans tout le bassin occidental de la Méditerranée, les commerçants puniques avaient continué la tradition de Tyr, la mère-patrie. Des inscriptions religieuses et funéraires découvertes à Marseille, des tarifs douaniers, fixant les droits sur les denrées, les animaux, les esclaves, nous apprennent comment les Phéniciens transportaient sous tous les horizons leurs dieux, les codes de leurs lois, leurs coutumes ancestrales.

Dans les guerres puniques où se joua le destin du monde antique, s'affrontèrent les dieux romains et les dieux orientaux, la culture sémitique et la culture occidentale. Celle-ci l'emporta. Carthage, qui avait failli devenir l'arbitre du monde, fut rasée par les soldats de Scipion. Sur ses ruines s'éleva une ville romaine, tracée sur le plan d'un camp de légionnaires, une de ces villes en échiquier, telles qu'on les retrouve en Asie Mineure, en Syrie, sur les confins de l'Afrique romaine et du désert.

Dans ce cadre nouveau où les vieilles divinités locales étaient tant bien que mal naturalisées et intégrées dans la religion romaine

officielle, s'épanouit le christianisme africain, dont la vitalité nous est attestée par les écrits d'un Cyprien, d'un Augustin, d'un Tertullien, de tant d'autres.

Puis ce fut la tragique succession des raz-de-marée venant de l'ouest — les Vandales — et de l'est — l'islam. Pendant quelques siècles le christianisme végéta. Les mosquées de Tunis, construites, comme toute la ville, avec les pierres tirées des ruines de Carthage, parées des marbres et du porphyre qui avaient échappé aux injures des siècles et aux pillages des conquérants, attestaient la venue d'une ère nouvelle.

Saint Louis, lorsqu'il assiégea Tunis, campa avec ses troupes sur la citadelle de Byrsa. Une chapelle y commémore la peste qui décima l'armée, et dont mourut le roi. Puis ce fut le silence.

Semblable au champ d'ossements desséchés dont parle Ezéchiel, Carthage s'était assoupie dans le sommeil de la mort, lorsque, au XIX^e siècle, le souffle de l'Esprit ranima ces restes.

Le cardinal Lavigerie, dont le regard mesurait l'Afrique tout entière pour l'affranchir sous le signe de la Croix, avait marqué l'antique métropole comme première étape de la conquête pacifique.

C'est sur la colline de Byrsa qu'il bâtit la primatiale, avec la maison d'études théologiques où les scolastiques des Pères Blancs se formèrent à leur apostolat dans un premier contact avec les Arabes. L'apôtre de l'Afrique y repose sous le chœur. Au-dessus des galeries court une inscription portant les paroles du pape saint Léon IX, proclamant en 1054 la pérennité de la primatie de Carthage sur tous les sièges d'Afrique. Dans la bulle de restauration de l'antique métropole, Léon XIII, reprenant les termes de son prédécesseur, a confirmé ce privilège consacré par les siècles : *Sine dubio post Romanum Pontificem primus Archiepiscopus et totius Africae maximus Metropolitanus est Carthaginiensis Episcopus; nec pro aliquo Episcopo in tota Africa potest perdere privilegium semel susceptum a Sancta Romana et Apostolica Sede; sed obtinebit illud usque in finem saeculi et donec invocabitur in ea nomine Domini Nostri Jesu Christi, sive deserta jaceat Carthago, sive resurgat gloriosa aliquando.*

Rêvant d'assurer à ses missionnaires la conquête de l'Islam, le cardinal affectionnait le style mauresque, qu'il prodigua à Carthage, à Bone, l'ancienne Hippone, à Alger. Et l'on se prend à regretter, en entrant dans ces églises, qui font songer à un décor d'opéra, les admirables basiliques dont on foule les ruines presque à chaque pas sur ce sol prestigieux d'Afrique.

À Carthage notamment, le patient et génial labeur du R. P. Delattre a mis au jour dix-sept basiliques datant de la splendeur de la métropole.

* * *

Arrivé en Afrique il y a plus de cinquante ans, seul survivant des premiers compagnons d'armes du cardinal Lavigerie, le Père Delattre est une des figures les plus originales et les plus nobles de l'Afrique du Nord.

Il avait compris toute l'importance qu'attachait le cardinal à la mise en valeur des inestimables souvenirs que recéla la terre africaine. Disposant d'une main-d'œuvre rudimentaire et de ressources modestes, il a gratté les décombres, patiemment, inlassablement, intelligemment. Sur les flancs des coteaux, il a sondé les vieilles nécropoles puniques, jusque-là inviolées. Les ossuaires, les statues funéraires, les objets de toilette et de ménage placés avec les morts dans les hypogées, ont été recueillis et déposés au Musée Saint-Louis qui constitue aujourd'hui une collection incomparable.

Le Père Delattre a exploré aussi le site de la Carthage phénicienne. Il y a découvert de nombreuses stèles dédiées à Tanit, la déesse principale de la cité, et à Baal Hammon dont le nom rap-

pelle les anciens cultes phéniciens. On n'avait longtemps connu de la langue punique que quelques noms propres et des propos de marins proférés par des personnages des comédies de Plaute. L'exploration archéologique de Carthage et des comptoirs puniques nous a livré des milliers d'inscriptions, du plus haut intérêt pour la connaissance de la vie religieuse, sociale et privée des Carthaginois. Ce serait une erreur que d'affirmer notre ignorance absolue à ce sujet, et de soutenir comme je l'ai lu dans cette *Revue* sous la signature du plus distingué des publicistes, que les Carthaginois nous ont emprunté l'alphabet. Ils ont hérité celui-ci des Phéniciens qui l'ont transmis aux Grecs, lesquels l'ont enseigné aux Romains.

Grâce aux fouilles du Père Delattre et d'autres savants, nous connaissons mieux Carthage par ses trésors archéologiques que par ce que nous en apprennent les classiques romains. Du haut de la colline de Byrsa, on croit revoir l'ancienne ville avec ses deux ports déjà décrits par Strabon et semblables à de minuscules étangs, ses temples marqués par des levées de terre, ses nécropoles, funèbres jalons des limites de la cité. Lors des guerres puniques, la ville s'était étendue, défendue dans la direction du continent par un mur gigantesque.

C'est de ce côté, vers le nord, que les Romains la rebâtirent, avec ses théâtres, ses temples, ses basiliques, son amphithéâtre. La piété du Père Delattre a travaillé pendant près d'un demi-siècle à dégager celui-ci. Sa structure de pierre a presque entièrement disparu, engloutie dans les monuments de Tunis.

La munificence d'un Américain a permis à l'infatigable archéologue de la remplacer par des blocs de béton. C'est dans cette enceinte sacrée par la mémoire des saintes Perpétue et Félicité et de tant d'autres martyrs qu'auront lieu plusieurs cérémonies du Congrès eucharistique.

Plus loin, sur une aire de plusieurs kilomètres, se succèdent les basiliques chrétiennes, *Damous-el-Karita*, corruption arabe de *Domus caritatis*, avec son fouillis de nefs et d'absides plusieurs fois remaniées, son baptistère circulaire, ses mosaïques, la *Basilica Majorum* où fut exhumée l'épithaphe des saintes Perpétue et Félicité et de leurs compagnons, avec les milliers de lampes, d'inscriptions, de dédicaces qui ornent le musée et les jardins des Pères Blancs, d'autres églises encore, et, sur un promontoire, l'abside orientée vers le golfe d'azur, semblable à un vaisseau de mosaïques et de marbre, la basilique de saint Cyprien, à sept nefs, qui évoque la mémoire du grand docteur de Carthage.

C'est là que sera célébrée dans un décor féerique la Messe pontificale du Cardinal-Légit au Congrès eucharistique.

Ce jour-là, Carthage déserte se réveillera de son sommeil séculaire. Puisse ce réveil être le gage de la résurrection glorieuse de l'antique primatiale et de la renaissance chrétienne de l'Afrique : *Resurgat gloria aliquando!*

GONZAGUE RYCKMANS,

Professeur à l'Université de Louvain
et au Grand Séminaire de Malines.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

L'Esprit de la Liturgie⁽¹⁾

III

Au double caractère spiritualiste et individualiste de la piété aliturgique, on pourrait ajouter bien d'autres traits qui la mettent en opposition avec l'esprit de la liturgie. Achevons le tableau de leurs contrastes par une dernière différence qui nous paraît plus radicale.

Ce qui, dans la piété rituelle, excite le plus la défiance — et parfois même l'aversion, — des « non-liturgistes », c'est l'erreur monstrueuse qu'à leurs yeux cette piété trop facilement — voire fatalement, d'après d'aucuns, — engendre, et qui consiste à *confondre culte et religion*. L'appréhension de ce danger, que le « non-liturgiste » flairait partout dans l'air embaumé d'encens du temple, suffit à lui gêner le meilleur de ses expériences culturelles. Le « non-liturgiste » redoute toujours, — ou déjà dénonce, — le scandale d'un ritualisme qui donne à croire aux hommes qu'ils pourraient servir Dieu par de pures performances extérieures et acquérir, au moyen de gestes et de formules magiques, je ne sais quelle pureté légale, quelle sainteté rituelle. Erreur fatale et grossière, mais qui trouve, auprès des foules, un succès d'autant plus facile qu'elle endort à moins de frais leur besoin religieux. Par elle cependant la religion, affaire avant tout de cœur et de volonté, dégénère misérablement en un sacramentalisme matérialiste et proprement païen où le culte des lèvres et l'application scrupuleuse des recettes rituelles tiennent lieu de l'ascension morale et intérieure de l'âme.

Le danger existe et il est formidable. Qui de nous n'a vibré d'émotion religieuse en suivant, dans les Evangiles, la lutte entreprise par Jésus contre le formalisme pharisaïque? Qui n'a saisi là sur le vif ce que la vie religieuse gagne à être délivrée de la pesée des observances et des préceptes étrangers à l'ordre moral? Le Christ a révélé aux hommes que « ce qui plaît à Dieu » ce n'est point l'odeur et la graisse des victimes, l'observance des jours et des lunes, les restrictions alimentaires et les ablutions cérémonielles, mais la justice et la miséricorde, la vérité et la pureté morale. « Ecoutez et comprenez. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme; mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui souille l'homme (2). » Il inaugure la liberté d'un Evangile spirituel : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat » (3). Depuis des siècles d'ailleurs les prophètes s'étaient efforcés d'arracher le peuple charnel à son formalisme liturgique. Jésus le lui rappelait : « Allez et apprenez ce qui signifie cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice » (4). Il aurait, tout aussi bien, pu les renvoyer au psaume :

*Ecoute, mon peuple, et je parlerai,
Israël et je te reprendrai.*

Je suis le Seigneur, ton Dieu.

*Ce n'est pas pour tes sacrifices que je te fais des reproches;
Tes holocaustes sont constamment devant moi.*

Est-ce que je mange la chair des taureaux?

Est-ce que je bois le sang des boucs?

Offre en sacrifice l'action de grâces,

Et acquitte tes vœux envers le Très-Haut,

Et invoque moi au jour de détresse :

Je te délivrerai, et tu me glorifieras (5). »

Il aurait pu leur rappeler encore ce cri de l'âme, ardent comme un manifeste :

Avec quoi me présenterai-je devant le Seigneur,

Me présenterai-je devant le Dieu Très-Haut?

Me présenterai-je devant lui avec des holocaustes,

Avec des vœux d'un an?

Le Seigneur agréera-t-il des milliers de bœufs,

Des myriades de torrents d'huile?

(1) Voir la *Revue catholique* du 7 et du 21 mars 1930.

(2) MATT., XV, 11.

(3) MARC., II, 27.

(4) MATT., IX, 13.

(5) Ps. XLIX.

Donnerai-je mon premier-né pour mon crime,
Le fruit de mes entrailles pour le péché de mon âme? —
On l'a fait connaître, ô homme,
Ce qui est bon et ce que le Seigneur demande de toi :
C'est de pratiquer la justice,
D'aimer la miséricorde,
Et de marcher humblement avec ton Dieu (1).

* * *

Il fut un temps où cette révolution antiformaliste de l'Évangile et le caractère intérieur de la religion chrétienne apparurent avec une clarté toute neuve aux chrétiens. Ce fut le temps de la Réforme.

Pour Luther, qui, au fond, était une nature de paysan mystique, auquel ni la Renaissance, ni la philosophie, ni la scolastique, ni même la morale ne disaient grand-chose, le tout de la religion était dans l'abandon total de l'âme à la miséricorde divine. Dans cet acte de foi fiduciale, son besoin élémentaire, primitif, naïf, véhément de Dieu, de grâce, de salut, trouvait pleine satisfaction. Le luthéranisme, a-t-on dit avec justesse, est une formidable réduction de la religion chrétienne ramenant la plénitude de ses forces et de ses valeurs complexes à un seul et unique phénomène psychologique : la foi justificante, assurance subjective de la rémission des péchés par les mérites du Christ.

Cette réduction est radicale surtout dans le domaine de l'activité pratique, où tous nos devoirs se réduisent à l'unique et simple foi-confiance. La conscience religieuse de Luther se révolte à la seule pensée que l'on pourrait tâcher de conquérir le salut par des efforts humains, au lieu de l'attendre de Dieu seul et de s'abandonner complètement et amoureusement à l'unique Sauveur de nos âmes, Jésus. Tous les efforts faits par l'homme pour se sauver, toutes les bonnes œuvres, mais davantage encore tous les actes liturgiques basés sur la foi en la vertu sanctificatrice des rites sacramentaux, lui apparaissent comme injurieux pour la miséricorde divine, comme autant de péchés.

Il est clair après cela que le culte, encore moins que la morale, ne pouvait trouver grâce devant Luther. Et pourtant, on le sait, Luther dans sa réforme culturelle pratique, a fait preuve d'un conservatisme relatif. Il désapprouve les mesures radicales des réformateurs suisses. Il défend avec obstination la Présence réelle et garde tout ce qu'il peut de la Messe. Mais, et ceci est capitale, de tout ce culte, — que d'ailleurs il méprise, — il donne une interprétation protestante, subjectiviste; il en change l'esprit.

Ce qui seul importe dans le ministère chrétien, d'après Luther, c'est la Parole, la révélation de la divine promesse du salut. Il dit bien : « *Verbum et sacramentum* »; mais ne nous y trompons pas : le sacrement n'est, pour lui, qu'une parole imagée, une prédication par gestes. Il n'a d'autre but que de proposer au chrétien, tout comme le prêche, la promesse du salut, objet de sa foi justificante. Le sacrement est le sceau au bas de la lettre. Il ne fait que confirmer, illustrer, rendre plus clair pour les intelligences simples, ce que le texte contient. L'efficacité du sacrement réside entièrement dans le sentiment de confiance qu'il fait naître. Donc pas d'*opus operatum*, mais pure efficacité subjective. *Sacramenta non implentur dum fiunt, sed dum creduntur; unde tota eorum efficacia est fides, sed non operatio*. Luther, à la Messe, fait dire à haute voix les paroles de la Consécration. C'est qu'il conçoit cette formule comme une prédication, un rappel à l'assistance du « ... in remissionem peccatorum ».

Ce culte luthérien, si diminué pourtant par son interprétation subjectiviste, restera au sein du protestantisme l'objet d'une défiance et d'un mépris qui ne feront que grandir au cours des siècles. La morale, d'une manière ou d'une autre, s'est trouvée réintégrée dans le système protestant, mais la liturgie n'a cessé d'apparaître comme un élément irréconciliable avec le vrai protestantisme. Le courant piétiste, qui a tant fait pour remettre en honneur la pratique vertueuse, a, au contraire, ruiné ce qu'il restait de foi sacramentelle. Rien n'est plus insupportable au tempérament protestant moderne que la superstition des sacrements. L'idée que des objets, des actes matériels pourraient nous communiquer la grâce d'en haut, lui apparaît comme « attentatoire à la majesté divine ». Une piété liturgique, à ses yeux, ne saurait qu'émousser la fine pointe du sentiment religieux en remplaçant l'abandon absolu à la miséricorde divine, qui seule est une valeur

proprement chrétienne, par la confiance superstitieuse dans l'efficacité intrinsèque, objective de rites réputés capables de fléchir à divinité et de nous assurer des accroissements de grâces.

* * *

Un catholique ne saurait pas ne pas garder à la liturgie sacramentelle, en théorie et dans sa pratique réglée par les lois de l'Église, la place qui lui revient à la base de toute sa vie religieuse. Mais il ne manque pas, parmi nous, des esprits enclins à restreindre le rôle de la piété liturgique et à se montrer plutôt défiants à son égard. On les rencontre surtout parmi ceux qui « identifient la religion avec la perfection (morale) de la vie » (1). D'instinct ils reconnaissent dans le rite une menace pour la morale. Cette défiance des « moralistes », — c'est le nom qui semble convenir le mieux à nos « non-liturgistes » au point de vue spécial où nous les considérons maintenant, — constitue une forme domestique de la mentalité subjectiviste, contrastant avec le sacramentalisme de l'esprit liturgique.

Pour le « moraliste », la religion est « une vie intérieure, une spiritualité au vrai sens du mot, plutôt qu'un assemblage de rites » (2). Il réduit la vie religieuse, non plus à un sentiment de foi-confiance, mais à l'activité morale et vertueuse.

Quelle peut être la place de la liturgie dans la religion ainsi simplifiée? *A priori*, et à en juger d'après les livres de spiritualité où ils ont exposé leur théorie de la vie chrétienne, la liturgie est considérée par les moralistes comme la pratique collective et extérieure d'une des multiples vertus morales inscrites au programme de l'activité humaine, la vertu de religion; ensuite, en tenant compte surtout de l'efficacité sanctificatrice des sacrements, comme un des multiples moyens d'avancement spirituel qui se trouvent à la disposition du chrétien soucieux de progrès intérieur. Laissons pour le moment le premier aspect. Nous y avons déjà touché précédemment et nous aurons l'occasion d'y revenir encore.

Le moraliste, catholique, en traitant des sacrements n'a garde d'oublier l'efficacité *ex opere operato*. S'il insiste, avec raison, sur la nécessité de la coopération du sujet, l'*opus operantis*, ce n'est pas de ce fait qu'il se distingue du liturgiste. Qu'est-ce, en effet, le mouvement liturgique sinon un effort pour intensifier la coopération intelligente du chrétien dans la vie sacramentelle?

Mais ce qui manque parfois au moraliste, c'est une certaine compréhension sympathique de l'*opus operatum*; et puis, on remarque dans certains de ses conseils par rapport à l'*opus operantis* un penchant bien caractérisé à interpréter et vivre dans un sens plutôt subjectiviste l'efficacité sacramentelle. Montrons cela par des exemples.

Chez bon nombre de nos moralistes, on rencontre une conception assez matérialiste et déplaisante de l'efficacité *ex opere operato*. Elle est conçue comme « une manière en quelque sorte mathématique dont les sacrements versent en nous la grâce » (3). Par elle le sacrement devient « un moyen de capitaliser », « un accumulateur de mérites », « un distributeur automatique de grâces » (4). Cela rappelle le bon auteur qui recommandait à ses disciples de fréquenter de préférence les grandes cathédrales où l'on peut entendre plusieurs messes en même temps et faire ainsi des profits spirituels plus abondants... Inutile de s'étendre sur ce chapitre.

Ces affirmations crues et simplistes de l'*ex opere operato*, on les dirait destinées à racheter d'avance le subjectivisme des conseils pratiques qui vont suivre et que nos auteurs aiment à exposer longuement. Car ce qui les intéresse avant tout, c'est l'*opus operantis*. Mais non pas l'*opus operantis* conçu, à la façon liturgiste, comme condition de l'efficacité sacramentelle et partant comme adaptation intelligente à la liturgie, à la nature intime, très

(1) P. VINCENT, *Saint-François de Sales directeur d'âmes*, Paris, 1923, p. 100.

(2) *Op. cit.*, p. 100.

(3) *Op. cit.*, p. 376.

(4) *Op. cit.*, p. 377. Ces expressions n'acquiescent leur pleine valeur qu'en les comparant aux titres dont le sacrement est gratifié du chef de son action *ex opere operantis*. Ainsi, en effet, d'après notre auteur, il devient : « source d'énergie spirituelle » (p. 376), « instrument de culture », « excitateur d'énergie », « moyen d'assouplissement », qui « peut donner à l'âme élasticité, courage, endurance... » (pp. 377-378). Tous ces effets, il semble qu'on les attribue plus aux efforts subjectifs des exercices accompagnant la réception des sacrements, qu'à l'énergie objective, intrinsèque des sacrements eux-mêmes.

diverse de chacun des sacrements. Mais l'*opus operantis* réduit aux catégories générales des exercices ascétiques, et vanté, à part de la causalité *ex opere operato*, pour son efficacité intrinsèque, pédagogique, subjective, Et cela à tel point, que l'on garde parfois l'impression qu'en somme la valeur des sacrements réside principalement — pour ne pas dire uniquement — dans cette efficacité subjective de certaines pratiques de dévotion dont on fait accompagner la réception du sacrement, et qui, trop souvent, n'ont d'ailleurs qu'un lien accidentel avec lui.

La tendance paraît rien que dans la disposition matérielle de bon nombre d'ouvrages de spiritualité. La religion étant donc réduite à la morale, à l'ascèse, à la « culture de soi », en tête de tous les autres, nos auteurs placent « le grand moyen de culture : l'oraison mentale ». Viennent ensuite les « moyens de culture auxiliaires : oraisons jaculatoires, prières vocales, examen de conscience », et puis, — (après tous les autres et sur un même plan plan subjectif) — « les sacrements... » (1).

Encore est-il entendu que dans nos livres de spiritualité on ne parle « évidemment... que des sacrements qu'on peut appeler d'entretien : Eucharistie et Pénitence, et non des sacrements d'initiation qui ne sont pas par nature destinés à se renouveler périodiquement » (2).

Aussi ne manque-t-il pas de fidèles, qui ne saisissent plus le lien qu'il y aurait entre leur vie intérieure et les sacrements de baptême, de confirmation de mariage, d'extrême onction (3) sur lesquels leurs manuels de dévotion sont muets. Ils les regardent un peu comme des usages traditionnels, accompagnant les grands événements de la vie : naissance, mariage, mort; cérémonies touchantes qui ajoutent à l'existence profane une touche religieuse, poétique et consolante. Certains ne seraient pas très éloignés à les classer parmi les curiosités vénérables du folklore religieux.

Comment nos moralistes comprennent-ils le rôle de l'Eucharistie et de la Pénitence, que certainement ils ne négligent pas? Écoutons l'un d'entre eux. D'abord cet exorde typique : « Il n'est rien, dans la religion, qui soit plus exposé que le sacrement à se voir déformé par l'antique esprit ritualiste, si naturel à l'homme. Signe sensible et symbole de la grâce qu'il produit, le sacrement est aisément considéré par les âmes légères comme un simple rite pourvu d'une sorte de vertu magique, grâce auquel la sainteté nous est en quelque sorte appliquée du dehors comme un vêtement » (4). C'est à se demander si Notre-Seigneur n'a pas eu tort après tout de l'instituer... Comment le « directeur d'âmes » va-t-il parer au danger? « Sans oublier... la part de l'action automatique du sacrement, (il) aime à le considérer de préférence dans sa connexité avec l'exercice d'introspection. Il voit dans le sacrement le principe et l'instrument d'un repliement sur soi, d'une prière intérieure, d'une oraison. Comme la prière vocale dont il tendait à faire une prière mentale, le sacrement devient pour lui une véritable méditation (5). »

« La Messe, comme la communion, comme le chapelet, comme toute prière vocale (*sic*), comme l'examen de conscience, comme la vie spirituelle tout entière est ainsi pour (lui)... une perpétuelle oraison mentale (6). »

« C'est encore comme moyen d'éducation et par les côtés qui l'apparentent à l'oraison que le sacrement de pénitence est considéré par lui. Au chapitre de la confession, il définit en quelques lignes rapides son rôle purgatif et justificatif, pour bien vite s'étendre avec complaisance sur son rôle éducateur et roboratif (7). » « La confession est tout orientée vers l'avenir... La confession doit être lumière et force. Elle est lumière surtout par l'examen de conscience qui la prépare et l'accompagne... (elle est) force de délivrance et de progrès. Sans parler de l'humiliation qui accompagne l'aveu, ...humiliation qui par elle-même est déjà une force d'inhibition salutaire, cet aveu prépare des résolutions qui font de la confession une sorte de coup d'état intérieur, un renouvellement de l'élan spirituel (8). »

(1) *Op. cit.*, pp. 577-578.

(2) *Op. cit.*, p. 373, note 2.

(3) On pourrait ajouter le sacrement d'ordination. Nous avons fait remarquer dans l'article précédent que bien des âmes ne saisissent plus qu'imparfaitement les liens qui rattachent leur « vie intérieure » au pouvoir et au ministère sacerdotal de la hiérarchie.

(4) *Op. cit.*, pp. 387-388.

(5) *Op. cit.*, p. 388.

(6) *Op. cit.*, p. 392.

(7) *Op. cit.*, p. 392.

(8) *Op. cit.*, pp. 393-394.

On pourrait allonger les citations, multiplier les exemples. Tel auteur prêche la communion fréquente parce qu'elle oblige le jeune homme à une continue vigilance et à se relever aussitôt s'il tombe dans quelque faute. Tel autre ne semble voir dans le sacrement de Pénitence qu'une occasion de direction spirituelle; le pédagogue y a pris la place du juge. C'est toujours le même penchant à passer rapidement, sans insister, — sinon sur le danger du ritualisme, — sans compréhension sympathique, sur l'efficacité « automatique », pour s'étendre ensuite avec complaisance à vanter les avantages secondaires, parfois purement accidentels, que présentent certains exercices ascétiques dont on entoure la réception du sacrement.

Quant à la liturgie non plus strictement sacramentelle, elle, évidemment, n'a plus qu'une valeur purement subjective et bien secondaire, aux yeux du moraliste. Il se dira d'ailleurs volontiers « liturgiste, parce que le culte public est un merveilleux agent de culture individuelle » (1). « C'est toujours sous l'aspect utilitaire et pratique qu'il considère de préférence les solennités du culte. Sachant quelle est leur puissance d'émotion, il en fait un des grands moyens pédagogiques (2). » « Uniquement soucieux de notre profit moral, il ne tolère (*sic*) les solennités cultuelles que dans la mesure où elles dilatent et forment les âmes (3). » « Au plan de l'apostolat nous le trouvons liturgiste dans la mesure exacte où le culte public est un instrument de conquête, un moyen de propagande. Le point de vue de l'utile domine tout encore ici (4). »

Encore cette « utilité » de la liturgie est-elle rabaisée à sa puissance d'éouvoir les sens... « Ainsi (le moraliste veut) dans nos églises et chapelles, non seulement des parfums, mais, à l'encontre de Port-Royal, des lumières et des fleurs : fleurs et lumières éducatrices, destinées à nous prendre le cœur par les sens et à nous élever vers Dieu (5) ! » « Fin psychologique, il discerne... toute la puissance des attitudes, des harmonies, des couleurs, mises en œuvre par le culte public, pour circonvenir l'âme et la maîtriser (6). » « Et c'est parce que la liturgie chrétienne, est un admirable système d'évolutions et d'attitudes, embellies de couleurs, de parfums, et de sons, qu'il la recommandait si chaleureusement (7). » *Sapienti sat!*

* * *

Il ne peut évidemment être question pour le liturgiste de se désintéresser de l'aspect moral de la religion, ni même des méthodes subjectives de discipline ascétique. Mais même d'un point de vue purement subjectif, bien des recettes, inspirées d'un utilitarisme à courte vue, ne s'accroissent guère avec son tempérament religieux façonné par la liturgie. Il se défie des méthodes « courtes et faciles d'atteindre la perfection », des conceptions mécaniques, de ce travail un peu artificiel de redressement de nos actes de surface. D'une façon générale, il vise plutôt à acquérir les attitudes d'âme profondes que lui suggère la liturgie; et le retour régulier du cycle liturgique lui a appris à ne pas brûler les étapes de son ascension morale. Un mot des Évangiles lui procure de grandes consolations spirituelles : « Il en est du royaume de Dieu, dit le Seigneur, comme d'un homme qui jette la semence. Il dort et il se lève, la nuit et le jour, et la semence germe et croît sans qu'il sache comment. Car la terre produit d'elle-même du fruit : d'abord l'herbe, puis un épi, et l'épi ensuite s'empplit de froment » (8). Le liturgiste appartient à cette catégorie d'esprits qui ont foi dans la vertu immanente des idées saines et justes, d'un idéal noble et élevé capable de soulever progressivement le niveau moral de l'être tout entier. Il se résigne donc à « perdre son temps » en « oraison liturgique diffuse »; il aime « le jeu de la liturgie »; il a cette ferme persuasion que s'il vit la liturgie et vit d'elle, il aura « l'âme triturée et malaxée par le Verbe de Dieu », car « le poing biblique pétrit la pâte humaine et en expulse les cailloux (9) ». Les méthodes trop rigides ne mordent d'ailleurs pas sur lui. La douleur de la composition, la décision de s'amener jaillissent plus naturellement dans son cœur au chant du *Miserere* à Laudes, qu'elles ne se déduiraient comme résultante d'un précis examen de conscience.

(1) *Op. cit.*, p. 123.

(2) *Op. cit.*, p. 125.

(3) *Op. cit.*, p. 130.

(4) *Op. cit.*, p. 134.

(5) *Op. cit.*, p. 122.

(6) *Op. cit.*, p. 123.

(7) *Op. cit.*, p. 124.

(8) MARC, IV, 26-28.

(9) FESTUGIÈRE, *La liturgie catholique*, p. 98.

Ce qui soulève le liturgiste, ce qui seul le décidera à l'austère discipline, c'est la contemplation ardente des grandes vérités de la foi que la liturgie fait repasser continuellement devant son esprit. D'instinct ou esprit s'y reporte pour y puiser le courage de l'acte que lui imposent ses convictions. C'est la vérité qui le délivre. Quant à la stratégie ascétique, l'introspection et l'exercice méthodique, ce sont toutes choses qui ne sauraient l'intéresser en elles-mêmes. Il ne faut même pas que le rappel de l'ordre moral soit trop immédiat ou trop cru, et il bénit la liturgie de cette réserve savamment calculée, de ce recul qu'elle a mis et qu'elle maintient entre elle et les réalités de la vie pratique. « La liturgie ne fournit à l'homme dans sa lutte journalière aucune impulsion immédiatement transformable en action, aucune idée d'où puissent être tirés des matériaux de première main. Elle est caractérisée par une certaine réserve, un certain recul devant la vie; elle met un certain champ libre entre elle et les réalités de la vie. Elle s'écarte du monde, se retire au sanctuaire (1). »

C'est cette abstraction des réalités concrètes de l'ordre pratique, ce contact avec les valeurs qui seules resteront, que recherche l'âme du liturgiste. Lui enlever son « jeu », le rendre utile et immédiatement productif, c'est lui enlever un des plus puissants leviers de son effort moral.

Mais dans le différend entre moralistes et liturgistes il ne s'agit pas seulement d'un choix entre diverses méthodes subjectives de spiritualité, méthodes plus ou moins parfaites, plus ou moins adaptées à des tempéraments religieux divers. La racine de leur désaccord est bien plus profonde. Le liturgiste refuse d'admettre le postulat sur lequel repose tous les raisonnements du moraliste, et qui consiste à identifier la religion avec la morale. Le liturgiste n'entend pas que l'on réduise la sainteté chrétienne à « de la bonne volonté humaine », qu'on l'absorbe dans une éthique, une ascèse quasi naturelle. Il est fatigué de cette « culture de soi » que l'on voudrait faire passer pour le tout du christianisme, il ne veut pas qu'on l'humilie à n'être plus qu'un système de pédagogie pratique.

La liturgie lui a appris que la vie chrétienne est un mystère ineffable, le redoutable et sublime chrétien dans un ordre de réalités transcendantes. La sainteté chrétienne est avant tout don de Dieu, communication pleine de mystère d'une réalité sur naturelle que nous désignons vaille que vaille par des noms bien inadéquats : « adoption divine », $\tau\epsilon\theta\epsilon\omega\varsigma$, « grâce sanctifiante » qui fait de l'homme « une nouvelle créature ». Cette sainteté-là n'est nullement le fruit de notre activité humaine, de nos efforts, de nos mérites; elle est au contraire la racine de tout acte méritoire. C'est une sainteté présupposée à la sainteté des œuvres et sans laquelle la sainteté morale n'existerait même pas. Participation mystérieuse à une réalité débordante, elle est une valeur objective, statique, mais principe d'opération cependant. Tout un travail caché se poursuit dans l'homme travaillé par l'Esprit du Christ. Car dans sa Résurrection Jésus est devenu l'Esprit vivifiant; toute sainteté est le résultat de son action dans les âmes.

Cette sainteté surnaturelle est une sainteté rituelle, communiquée et entretenue par les rites extérieurs et visibles de la liturgie. La vie chrétienne est essentiellement une vie sacramentelle. Ce n'est qu'en entrant dans l'Église, en vivant de sa vie liturgique, en prenant part aux actes de sa vie sociale et culturelle, que sont les sacrements, que nous acquérons la sainteté chrétienne. Par la réception dans la société du *regale sacerdotium*, par l'acte d'initiation du Baptême, on naît dans le Christ. Toute cette vie est basée sur le culte mystique. L'existence de la communauté chrétienne est fondée sur la célébration du sacrifice eucharistique qui est le renouvellement mystique de l'acte sauveur, cause initiale du salut dont les fruits nous sont appliqués par la liturgie sacrificielle.

Ce que le liturgiste aime dans la liturgie c'est l'affirmation et la mise en œuvre de ce grand dogme du caractère essentiellement transcendantal, surnaturel, gratuit de la vie chrétienne. Dans la liturgie cette vie apparaît tout entière don de Dieu, fruit de la Passion du Sauveur. Le rite sacramentel nous fait vivre le mystère chrétien : adoption divine dans le Christ Jésus. Il maintient dans les consciences chrétiennes la notion du surnaturel et nous empêche de glisser vers un naturalisme dévot. Rappelons-nous le mot de saint Thomas, qui dit tout dans sa brièveté d'apparence un peu sèche : « C'est grâce aux rites sensibles, où il est lavé, où oint, où nourri, où désaltéré, que l'homme comprend que les dons intel-

lectuels de l'âme (entendez par là aussi les libres prestations de la volonté) lui viennent de l'extérieur, lui sont donnés par Dieu... *ut homini repraesentetur per sensibilia intelligibilem donorum processum in ipso ab extrinseco fieri et a Deo, cuius nomen sensibilibus vocibus exprimitur* (1).

Impossible de vivre la liturgie et de perdre de vue dans sa piété pratique ce qui constitue l'essence du mystère chrétien. Chaque fois que les chrétiens se réunissent autour de l'autel — et l'Église leur en fait un devoir hebdomadaire, — c'est pour célébrer la mémoire de Celui qui est l'Auteur de leur salut, de Celui auquel ils doivent la rémission de leurs péchés, la dignité de leur vie morale et tous leurs mérites surnaturels. Communier à son sacrifice, manger sa chair et boire son sang, c'est protester bien hautement que notre vie chrétienne ne se conserve et ne se développe en nous que par l'action de la grâce divine, par la vertu de la Passion rédemptrice.

Le rite qui est ainsi la cause même de la vie surnaturelle, en est encore le couronnement suprême. La vie morale qui pousse ses racines dans la vie rituelle, trouve encore dans celle-ci l'expression de ce qu'elle contient de plus sublime : l'activité des vertus théologiques.

Le néophyte qui, au Baptême, confesse sa foi au Christ, se livre tout entier à Lui, renonce au vieil homme et accepte le programme de la vie chrétienne, fait quelque chose de plus encore que poser un acte relevant uniquement de la vertu morale de religion. Et les fidèles qui vivent la liturgie eucharistique, qui la comprennent, la suivent, y participent activement, font plus que ne semble indiquer la formule : « s'acquitter d'un devoir cultuel extérieur et collectif ». Célébrant la mémoire du Sauveur, ils se souviennent de la marque suprême qu'il nous donna de son amour, qui est de donner sa vie pour ses amis. Ils se rappellent du grand précepte qu'il leur a laissé, le signe auquel on les reconnaîtra pour ses disciples, et qui est de s'aimer les uns les autres. Ils protestent de vouloir suivre son exemple d'amour courageux, d'obéissance filiale au Père, de dévouement sans bornes aux frères. Ils s'efforcent d'entrer dans les sentiments du Seigneur Jésus et, dans ce but, se nourrissent de Sa chair et de Son sang. Et ce divin ferment les travaille et les transforme, les unit tous en les unissant à Dieu, auquel ils s'offrent en ordonnant à Lui toute leur vie, tous leurs actes et toutes leurs aspirations. Sans avoir cherché « l'utile », sans calcul, sans méthode, ayant au contraire rejeté toute préoccupation subjective, pensant uniquement au Dieu auquel ils veulent exprimer leur foi et leur amour par le geste sublime du sacrifice, en union avec leurs frères et avec l'Église, ces chrétiens ont atteint ainsi le sommet de la vie morale : la charité.

Racine et achèvement de la vie chrétienne, le rite ne saurait céder la place que le Christ lui a donnée dans l'Église à aucun système d'origine humaine, de valeur subjective. Évidemment pour exercer sa pleine efficacité, le rite doit être compris par ceux qui l'exercent. C'est à le mieux faire comprendre et vivre par le peuple chrétien, que travaille le mouvement liturgique.

DOMI GOMMAIRE LAPORTA.
Moine d'Amay.

Marcel Proust

Nul ne songe à nier que l'œuvre de Marcel Proust ne soit toute tournée « du côté de soi-même ». Avant qu'il ne fit la soumission à la réalité intérieure la loi de la création artistique, c'est d'un besoin de confiance, mené jusqu'à l'épuisement de tout ce qu'il lui fut donné de sentir qu'a été engendré ce livre unique, où se recompose, dans une perspective inversée et comme à contre-jour, sa propre durée vivante. Rien qui n'y vive, n'y naisse et n'y meure, selon les alternances d'un moi si totalement isolé du monde qu'il semble sécréter, par une sorte d'activité organique, l'univers où il établit ses rapports et où il retient captif tout ce qui tombe à

(1) R. GUARDINI, *L'esprit de la liturgie*, pp. 255-256.

(1) S. THOMAS AQ., *Contra gentes*, l. 3, c. 119.

sa portée : activité singulièrement tenace et cruelle, exclusive de tout ce qu'elle ne peut insérer dans sa propre substance, pour le transformer, lui imposer sa nature, et qui vient des grandes profondeurs où gisent ses secrets.

A leur investigation qu'il a poussée à des limites inhumaines, ce solitaire a dépensé toutes les ressources de son être concentré dans un effort héroïque et vain; mais quoi qu'il en soit de son échec final et de sa prétention dernière, ce serait méconnaître la gravité, le sérieux, la moralité de son entreprise que de n'y pas discerner cela même qu'il a voulu délivrer.

Si terrible que fût son expérience, Marcel Proust entendait qu'elle servit. Confesseur et témoin de cette « race étrange, hors de l'humanité commune, qui s'y mêle, s'y cache et ne s'y fonde jamais », c'est pour nous entraîner à sa suite vers les régions maudites de Sodome et Gomorrhe qu'il a conçu son œuvre; et c'est la vider de sa signification que d'en éluder les parties aberrantes (1). Tout y tend, tout y ramène, tout est là pour les faire passer : il n'est pas jusqu'à son univers insolite qu'il ne semble avoir créé pour nous acclimater à ce monstrueux séjour, en nous dépayasant.

L'art seul, par ses prestiges, lui semblait avoir un tel pouvoir; et il l'a nourri, développé comme la condition nécessaire à la hardiesse de son dessein. Loin d'y chercher des charmes équivoques, une ambiguïté complaisante, il ne multiplie les ressources de son minutieux réalisme que pour mieux détruire ce qui masque l'affreuse découverte où il veut nous mener. Sans doute lui doit-il de nous apitoyer et de nous faire entendre qu'il ne peut être vil et radicalement mauvais celui qui a senti son passé, sa jeunesse, avec une telle délicatesse de nerfs, une poésie si touchante, mais ces rappels de l'innocence ne font qu'accroître l'impression de fatalité inexorable qu'il attache à ces aberrations; et bien qu'il découvre un même fond animal et pervers à toutes les passions humaines, il a cru purger l'humanité de certaines dépravations, en leur montrant ce qu'elles ont de hideux et de proprement effroyable. C'était la part que sa « nature » lui avait dévolue : il entendait qu'on sût dans quel enfer il avait perdu sa vie, n'ayant pas eu l'énergie d'en sortir, et n'ayant pu que s'évader dans cette sorte de paradis imaginaire que l'art lui révéla au terme de ses souffrances, et dont il fit un remplacement de la réalité.

Cas unique, cas exceptionnel, anormal, que l'homme seul peut expliquer à qui nous devons cette œuvre tourmentée, élaborée dans une atmosphère anxieuse, au long de journées moribondes, hantées de fantômes imaginaires, mais d'une vérité plus atroce d'être les créatures d'une méditation acharnée sur soi-même, toute tendue à revivifier ce qui la hante, à l'arracher à l'oubli, aux « parties honteuses de l'ombre », à le renforcer par une application lucide, forcenée, implacable. Qui ne sent de quel fond de violence impétueuse est sortie la « vaste systématisation » proustienne sur l'amour, sur la personnalité, sur la mémoire, sur la mobilité de l'être, risque de se méprendre ou d'attacher trop de prix à l'aspect théorique de son analyse. A l'origine, il y a une expérience vécue, des sentiments, des sensations, des intuitions profondes et qui l'ont obligé à créer d'une nécessité plus forte que sa détresse. Ce qui est pathétique, chez Proust, c'est qu'il soit la victime de ce qu'il a divulgué.

Mais comme il devait parvenir, par une sorte d'exhaustion toute spéculative à cérébraliser entièrement ses épreuves, à les transposer en aventures de la connaissance, il arrive qu'on ne discerne plus le moindre frémissement spirituel sous cette interprétation de ses drames intérieurs. Aussi bien l'âme semble-t-elle absente et comme

(1) Proust disait lui-même de son livre : « Il y a dans la première partie des pages très indécentes et dans la seconde... d'autres qui le sont encore plus. Mais le caractère de l'œuvre est si grave et la tenue si littéraire que cela ne peut être un obstacle. » (Cité par L. P. Quint, *Sodome et Gomorrhe*, c'est le titre général qu'il avait, d'abord, donné à son œuvre.) — Ce n'est qu'ensuite qu'il y substitua celui plus idéologique : *A la recherche du temps perdu*.

retirée de son œuvre : on ne sent plus que tout l'homme y est engagé. Ce qui fait son intensité et qui vient du fond de lui-même est en quelque sorte recouvert par cette transmutation qu'il impose à ses propres sentiments pour en dégager les lois, leur trouver des équivalents qui leur donnent un caractère de généralité décisive. L'obligation que lui avait d'abord dictée sa conscience de ne rien céder de ses misères s'est peu à peu transformée en cette autre qui lui fit adapter son intelligence à ses sentiments les plus obscurs pour en constituer la science et atteindre « un résultat de vérité ».

Cette vérité, il a fini par accepter les conditions où il dût l'expérimenter, si atroces qu'elles pussent être. Pas plus que son esprit ne les avait choisies, il ne se sentit libre d'en changer, ni d'intervenir pour en modifier la pente. Immobilisé par la maladie, et dès le seuil de la jeunesse, soustrait au contact de la réalité vivante, il a si bien isolé sa pensée pour qu'elle se développât, selon ses lois, sans aucun souci du milieu ambiant, que son livre ne manifeste, de son début à sa fin, aucun progrès vital. Mais d'où lui viendrait cette force à revivifier son passé, à repenser son expérience dans son intégralité, d'où procéderait cet acharnement à la revivre, s'il n'y était poussé par un besoin plus humain que celui auquel il a fini par se soumettre? Sans doute son existence s'est-elle peu à peu organisée, « comme par une entente de la vie autour de sa vie, pour le forcer à écrire cette œuvre-là et non une autre ». Reste qu'à l'origine — car dès son plus jeune âge il n'a cessé d'y songer — l'intérêt qu'il mit à cette entreprise touchait aux cordes les plus vibrantes, les plus irritables de son être.

On a justement remarqué qu'il y avait eu, chez lui, une « fixation prématurée de la sensibilité, un arrêt de croissance auquel il ne put remédier ensuite que par le biais de l'intelligence ». Mais cet arrêt qui s'est tout ensemble traduit par une sorte d'abandon, de complet détachement et de rancune contre la vie, de ressentiment contre ses laideurs, de mépris pour l'humanité, qui ne sent que cette seconde nature qu'il manifeste est à base d'idéalisme, de pureté, précocement flétris?

De ce que son œuvre n'édifie aucune hiérarchie de valeurs et qu'elle semble incapable de discerner le bien du mal, en s'est trop hâté de conclure que sa vie ne fût marquée par aucune grande crise morale. Que son organisme moral ait été peu résistant et qu'il ait manqué de véritables défenses, on doit le reconnaître; mais l'effondrement qui s'ensuivit fut d'autant plus cruel. Car son cœur, par un certain instinct pitoyable et tendre, ne fut pas toujours étranger au devoir moral; et bien qu'il ait fini par se familiariser avec l'idée de péché, que la force terrible avec laquelle il a, d'abord, senti sa propre déchéance soit ensuite allée en s'atténuant, l'atteinte qu'il en subit reste comme la blessure ouverte au flanc de l'homme qui, cessant brusquement de vivre pour soi-même, devait passer le reste de ses jours à en refléter les ravages. « Peut-être, dira-t-il, n'est-ce que dans des vies réellement vicieuses que le problème moral peut se poser avec toute sa force d'anxiété. Et à ce problème, l'artiste donne une solution non pas dans le plan de sa vie individuelle, mais de ce qui est pour lui sa vraie vie, une solution générale, littéraire. Comme les grands docteurs de l'Eglise commencèrent souvent, tout en étant bons, par connaître les péchés des hommes, et en tirèrent leur sainteté personnelle, souvent les grands artistes, tout en étant mauvais, se servent de leurs vices pour arriver à concevoir la règle morale de tous (1). »

Un tel aveu — si furtif soit-il — pourrait suffire à nous convaincre qu'avant d'être cet artiste-là, Marcel Proust a connu, dès l'adolescence, les angoisses d'une âme qui n'a pas spontanément consenti à son indignité. Trop faible pour en surmonter la laideur, mais trop sensible pour n'en être pas irrémédiablement meurtri, quelque

(1) *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, t. I, p. 182.

chose en lui ne s'est pas développé, dont la perte devait nourrir cet indicible sentiment du non-retour, du « jamais plus » qui fait le fond réel de cette œuvre, vouée à la contemplation du déclin. Regrets d'une humanité irréprochable (sa mère, sa grand-mère la figurent à ses yeux), nostalgie des vieilles mœurs, inéluctable conviction d'appartenir à un monde finissant, à une société sans principes, dont les cadres sont rompus (et c'est à le constater qu'il consacra une partie de son livre), rien qui n'ait en quelque sorte passé par cette écharde dans sa chair.

Ce mal qui l'infecte à peu à peu tout gagné, tout envahi, tout pénétré, tout placé sous sa fiévreuse dépendance. Aussi l'univers proustien et les personnages qu'il engendre sont-ils directement centrés sur l'obsédante altération qui en secret le désagrège, et qu'il allait singulièrement accroître, renforcer, son insatiable faculté de se ressouvenir. Ce quelque chose d'arbitraire, de déformé, de monstrueux qu'on leur découvre, ce qu'on y sent de morne, de glissant, de hagard et de fou a sa source dans ce sentiment farouche, incommunicable qu'il a pris de sa condition malheureuse : elle le dirige, le domine, lui suggère de passer, de tourner pour l'investir, cette disposition défavorable dont il ne saurait désormais se distraire.

Cette impossibilité de se reprendre, la frayeur, puis l'horrible sécheresse qu'il en éprouve, engendre, explique, constitue tout ensemble sa ténébreuse tentative de chercheur d'infamies, de choses interdites. Le vice sera son milieu vital : c'est là-dessus que s'orientera ce soupçon dans le regard, ce besoin de conclure au pire, cette pente à tout déprécier, à déceler partout les travaux du mensonge, qui lui fera tendre ses filets dans les bas-fonds, au-dessous de soi-même, persuadé par sa propre expérience qu'à les tendre plus haut, rien de réel ne peut jamais s'y prendre. Le jour viendra où cette fixation de sa sensibilité sera définitive. Observateur passif de soi-même et comme affranchi de l'ordre du temps, c'est à accepter sa nature, à rendre sa personnalité pareille à un miroir, à ne plus attacher de prix qu'à son pouvoir réfléchissant qu'il appliquera son esprit et son corps : il en tirera une manière de morale, de parti pris littéraire, une règle de vie jusqu'à ne recevoir de lui-même aucune autre consigne.

HENRI MASSIS.

L'écrivain et la vie

Ecrits de révolte

Il n'est rien de plus douloureux et de plus malaisé que l'attitude de l'écrivain devant la vie. Soumis à la condition d'homme, il est contraint d'en tenir compte, de s'y adapter chaque jour. Elle lui apporte les expériences dont il partira pour créer. Pourtant, elle ne lui suffit pas. Il y a toujours quelque chose en elle qui lui échappe. Tantôt elle lui semble illogique — et il la juge sans intérêt — tantôt elle lui paraît implacable — et sa faculté de compréhension et de pitié s'irrite devant elle. Aussi tous les vrais écrivains sentent-ils sourdre en eux cette révolte devant la vie qui a inspiré à beaucoup leurs plus hauts accents, et néanmoins ils ne parviennent pas à s'en séparer, à n'en pas tenir compte. Elle est la mère de leurs créations et la négatrice de leurs espoirs. Voulant s'élever au-dessus de la vie, ils sont crucifiés par la vie. Il n'y a là nul romantisme, mais un aspect particulier de la condition inhérente à l'homme. Un chrétien, sans doute, y retrouverait la manière dont les écrivains supportent juste dans leur métier, la blessure du premier péché.

L'idéologue, le politique éprouvent le même sentiment. Comme ils sont plus sensibles à l'aspect social de la terre, ils traduisent

leur révolte dans des actes. Toute loi nouvelle est une expression de ce manque, de cet irrémédiable défaut trouvé dans la loi précédente. A peine promulguée, une autre viendra prendre sa suite et l'abolir. « Condition de l'homme : inquiétude, ennui » disait Pascal. Les lois elles-mêmes témoignent de la vérité de sa parole, et il n'est pas un parti au monde dont le programme ne soit de changer la vie, de l'améliorer ou de la détruire. Tous manifestent la blessure, même ceux qui ne l'avouent pas. Et dans cette instabilité, dans ce refus, dans cet espoir vite évanoui et restauré, le chrétien voit une confirmation de ce qu'il sait sur la nature. Les regrets, les larmes, les crispations de tous les visages sont un témoignage d'espérance. Car la révolte serait inhumaine si elle n'attendait quelque chose et le catholique, mieux que tout autre, éprouve et sent cette condition de la douleur. La voie qui monte à tous les Calvaires, il sait qu'elle sera illuminée, avec certitude, par la splendeur du Troisième Jour.

Chez les écrivains, cette révolte est dressée au centre d'eux-mêmes, elle aboutit à une protestation intérieure. Leur œuvre entière s'y alimente. Les livres de ceux que satisfait leur milieu de vie ne vont pas loin dans la connaissance de l'homme, et les plus beaux hymnes à la joie sont ceux qui chantent sur les abîmes de la douleur.

Veut-on pénétrer le secret d'un écrivain qui, à première vue, semble paisible et content de tout, il faudra déceler en lui une sourde révolte de l'âme, qu'elle se traduise par l'ironie, le regret ou l'indignation... Les plus classiques n'en sont pas exempts. Leur œuvre exprime toute la tragédie du monde, et ils commencent par l'éprouver au fond d'eux-mêmes. On a prétendu que « ce goût singulier et inquiétant » des écrivains pour la souffrance datait d'hier. On le retrouve au cœur des livres les plus anciens. Parce que peut-être sa « conscience psychologique » est plus aigüe, parce — toujours un peu poète — l'écrivain va plus loin dans l'homme que ses actes et ses paroles, il sent mieux que d'autres cette lutte secrète, cette révolte au fond de chacun. Et les œuvres les plus sereines procèdent-elles d'une autre attitude que de celle de l'homme qui, à force de l'avoir subie, a éprouvé les limites mêmes de la souffrance et les dépasse d'un élan soudain ?

Virgile lui-même, dont il est devenu banal de dire la douceur, n'est pas exempt de cette révolte intérieure. S'il s'abandonne aux simples charmes de la campagne, s'il évoque dans les *Géorgiques* la paix des travaux journaliers, c'est qu'il a senti le sanglot de l'homme séparé de la terre-mère et qu'il déploie tous ses prestiges et tout son amour de poète à lui faire reprendre contact ! Il nous souvient, quand nous étions encore au collège, d'un camarade que l'*Enéide* faisait pleurer. C'est que, dépouillant le texte latin du fatras d'une mythologie qu'un professeur alourdissait de commentaires et de références, il n'y voyait que la pauvre aventure humaine, que le voyage déchirant que l'effort seul poursuit jusqu'au terme ; il suivait Ulysse douloureux et sentait dans son cœur d'enfant ce que couvrent les voix des sirènes ; il n'avait vu, dans Virgile, qu'un voyageur que des climats trop durs retiennent, et il sentait cette promesse d'espoir, cette pathétique et douce attente de l'antiquité tout entière, d'une vie plus vaste que la vie. La philologie et les études scientifiques pourraient un jour lui donner tort, il n'en avait pas moins compris Virgile comme, sans doute, il eût souhaité que tous le comprissent. Sous la pudeur même des images, il décelait la vie surgissante et la protestation secrète ; derrière cette « lumière en sommeil des astres qui déclinent ensemble » il percevait un regret plus fort que tous les cris des romantiques, et le geste sobre du poète tendant sa main vers la lumière, comme pour la tenir une heure encore entre ses doigts.

Et si nous avons choisi Virgile pour tenter d'y faire discerner l'*aura* de douleur qui nimbe ses textes les plus sereins, c'est qu'il est l'auteur ancien qu'on considère le plus généralement comme dépourvu de cette révolte insatisfaite, de cette protestation de la vie que la terre ne contente pas. Nous eussions pu tout aussi bien prendre la *Résurrection d'Homère* (1) et citer les pages admirables où M. Victor Bérard nous découvre le pathétique de l'*Odyssée*. Les ombres fuyantes qu'atteignent seuls les habitants de la caverne, eussent pu nous faire saisir en Platon ce sanglot de toute pensée qui dépasse ses propres limites. Qu'il nous suffise de constater que toutes les grandes épopées évoquent une guerre ou un voyage, que ce soit Ulysse qui s'en aille dans les profondeurs maritimes, ou Roland qui meure en montagne ou Dante qui

(1) *Les Cahiers Verts* (Grasset édit.).

épaise ses forces à la recherche de Béatrix qu'il ne trouvera qu'au Paradis. Le front des hommes les plus pacifiques couvre un désir plus fort que la paix et qu'ils ressentent tragiquement lorsqu'ils touchent le fond d'eux-mêmes. C'est une des gloires — et des preuves — du christianisme que d'avoir assigné un sens à cette révolte désirante et d'y avoir enfin montré la condition nécessaire de l'homme participant à chaque minute de chaque jour à la bles-sure et au triomphe de la croix.

* * *

Cette révolte intérieure, chaque écrivain l'exprime et l'exalte selon son propre tempérament. Pour le chrétien, elle se résout en espérance, et nous connaissons une vieille édition du XVII^e siècle de la *Divine Comédie* où un commentateur obscur a eu cette idée magnifique de placer en épigraphe la parole de sainte Thérèse : « Je meurs de ne pouvoir mourir ». Pour l'homme d'aujourd'hui, si éloigné généralement de la vie du catholicisme, cette révolte affecte deux formes d'où l'espérance paraît absente : l'ironie ou l'indignation. Il serait peut-être curieux de montrer comment ces deux formes relèvent d'une notion chrétienne, sont un témoignage involontaire mais décisif en faveur de la psychologie catho-lique. Toute inquiétude, en effet — nous l'avons dit naguère ici-même — se résout en une inquiétude métaphysique. On n'échappe pas aisément à la notion chrétienne de l'homme parce qu'elle exprime l'homme même. Quand on dédaigne un monde mauvais, le sourire dont on le rejette est encore un appel caché; quand on s'indigne de la condition de la terre, on crie encore vers une condition meilleure. L'Eglise est là qui rachète tous ces sanglots pour les mêler aux chants des anges, ils sont les prières de misère que les hommes les moins chrétiens font monter vers le Créateur.

Dans un tout récent pamphlet qu'il intitule : *Mort de la Morale bourgeoise* (1), M. Emmanuel Berl propose pour maîtres aux maté-rialistes : Montaigne et Molière. Avec eux, il pense être en sécurité. Voilà des gens qui ne se laisseront pas prendre aux piperies de l'autre monde! Chacun d'eux répète : « L'homme est seul » dans tous ses livres. Aucune douleur ne les fait crier vers ailleurs! « Il n'y a pas d'immortalité » telle est l'exergue que M. Berl leur propose... Ses « maîtres » l'accepteraient-ils comme conclusion de leur œuvre? On en peut douter.

Montaigne n'est pas cet épicurien satisfait que nous font voir les manuels. Il n'a pas non plus cette goethienne sérénité dont M. Gide voudrait se couvrir. A chaque page des *Essais*, cet homme qui ne respecte rien, respecte le mystère de l'âme. On ne trouverait pas dans son œuvre un mot qui fasse douter de l'Eglise. S'il peut être un maître dangereux, c'est parce qu'on risque d'étendre son propos plus loin qu'il ne l'a fait lui-même. On peut en tirer d'autres voix et d'autres leçons. M. Lamandé l'a montré dans la *Vie de Montaigne* (2) qu'il nous a donnée, et il est telles pages de *Flam-beaux* (3) où M. Léon Daudet fait justice de cette pauvre figure de Montaigne que quelques primaires en délire voudraient réduire à leurs mesures de charnelle médiocrité.

Pour Molière, l'hypothèse de M. Berl ne s'avère pas plus solide. Il y a dans l'œuvre du grand comique — et plus encore peut-être dans sa vie — une secrète douleur de l'éloignement de l'Eglise où semble le tenir sa profession. Dans ses prudentes préfaces à *Tartuffe*, il ne faut pas voir que le souci d'échapper à de dures censures et d'être joué malgré tout, mais également le respect qu'il porte en pleine sincérité à la vraie dévotion du cœur. Quand on reproche à Molière d'avoir fait d'Orgon un jobard, il ne faut peut-être pas oublier la parole de l'Evangile qui évoque l'inhabilité des fils de lumière. Et le *Robert* de M. Gide pourrait être converti de la même remarque s'il était fait pour le théâtre, au lieu d'être un « exercice » au dessein critique trop visible et qui prétend épuiser toutes les ressources de l'âme catholique...

Quoi qu'il en soit, Molière n'apparaît pas comme ce contempteur de tout ce qui dépasse la matière que M. Berl veut nous présenter. S'il y a une révolte en Molière — et nous pensons qu'elle existe — c'est une révolte de l'esprit contre la matière. Le *Misanthrope* le représente davantage que le *Malade imaginaire* et ses bouffonneries elles-mêmes ne sont-elles pas des satires qui atteignent le corps passé maître, dominateur et tyrannique jusqu'au ridicule?

(1) N. R. F.
(2) Plon, édit.
(3) Grasset, édit.

Ramon Fernandez a bien vu ce pathétique de la *Vie de Molière* (1) et voici que tout récemment François Mauriac en a discerné l'âpre lutte, en un article d'où Molière sort grandi, bien plus qu'il ne l'est par les propos d'admirateurs peu clairvoyants (2).

Il n'y aura jamais qu'une révolte dont un écrivain puisse tirer des pages véridiques : c'est celle de l'esprit contre la matière diviseuse, celle de la passion contre l'obstacle, de la grandeur spirituelle contre la pauvreté charnelle. Racine, Pascal, Nietzsche, Léon Bloy nous fourniraient des preuves faciles; mais M. Berl nous accuserait « de jouer sur tous les tableaux »!

* * *

L'intense besoin d'un autre horizon, nulle œuvre ne nous la révèle plus tragiquement que ces *Cahiers* (3) où Barrès en face de lui-même nous livre ses secrètes pensées. A mesure qu'on les par-coure, l'impression se fait plus pénible, on est chaque fois plus oppressé. Ce qu'on relève n'est pas l'inquiétude ordinaire, l'insat-isation passagère, mais une désolation continue, toujours plus angoissée en lui. Barrès n'est pas ce maître aux attitudes choisies dont des livres bien dirigés nous présentaient les aspects les plus distingués, il est un homme, souffrant, battu, triste, diminué et qui tire de sa substance des chants volontaires de grandeur.

Rarement on a pu discerner avec une semblable acuité ce qu'une œuvre pouvait coûter à l'écrivain qui la produit. C'est le mythe de Prométhée qui se fait proche et actuel. Chaque livre semble être le fruit nouveau d'une plus complète déréliction. Les cordes vibrent éperdument jusqu'à se briser. Et c'est ce chant des cordes brisées que nous apportent les *Cahiers*, chant étroit, vite évanoui, presque fait de cris et de silences — et dont on ne sait pas encore s'il exprimera l'âme jusqu'au fond. La résignation de Barrès est plus sombre que toutes les révoltes. Elle les dépasse comme celle d'un homme qui sait les révoltes inutiles. N'est-ce pas une grandeur de plus que celle de ce représentant de la « gé-nération du relatif » qui atteint au cours de sa vie, dans l'intime même de son être, un tel absolu de désolation?

Deux brèves lignes tracées par Barrès sur son quatrième cahier nous donnent sans doute la plus subtile et la plus vraie clé de son œuvre :

« Nous voudrions l'amour
Il y a la mort. »

C'est peut-être notre destin, alors que nous montrons au public un front serein et volontaire, de sentir au fond de nous-mêmes un cœur dévoré d'inquiétude... M. Paul Valéry lui-même repousse-rait-il notre propos?...

* * *

Un livre récent a précisément pour sujet cette révolte de l'homme devant la vie que nous analysons ici. Il est paru aux *Cahiers verts* sous le titre *Dossier confidentiel* (4). M. Louis Guilloux l'a signé.

Autobiographie, dira-t-on? « Un livre d'adolescent en plus... », suggère M. Noël Sabord. C'est, croyons-nous bien, plus que cela : un témoignage très personnel et symptomatique doublé d'un roman bien mené qui révèle un vrai écrivain.

Un enfant vit dans la famille de sa tante entre une femme faible et timide et un oncle qui a tous les vices du paresseux et de l'ivrog-ne. La guerre, depuis un peu plus d'un an, dévaste et bouleverse le pays. L'oncle « embusqué » n'est pas parti. La tante terrorisée par son mari n'a aucune conscience de la guerre et n'en parle jamais. L'enfant sent la souffrance humaine, voit les blessés dans les dortoirs du lycée transformés en salles d'hôpital, supporte malaisé-ment l'hypocrisie des professeurs qui, ne connaissant pas la guerre, en parlent en termes pompeux et vides, tels les héros du dernier Café du Commerce! Un camarade éprouve la même révolte que lui. Non pas tellement contre la guerre — quoique, peut-être, M. Louis Guilloux voudrait le dire — mais contre la duplicité de ceux qui restent et paraissent faire du sang des soldats leur propriété personnelle. Ce camarade, un jour, en classe, se dresse devant le professeur et lui jette : « Lâche » à la figure. Il est renvoyé. L'enfant en souffre, il veut rejoindre son camarade, l'aider, partir même avec lui. On lui interdit de le joindre. Il apprend quelques mois plus

(1) Gallimard.
(2) *Vigile* (1^{er} cahier).
(3) Plon, collection *La Palatine*.
(4) Grasset, édit.

tard que son ami s'est engagé et qu'il est mort en première ligne, d'une balle au front.

Il est seul, définitivement. Sa révolte encore croît en lui. Il rencontre une jeune fille qui fut l'amie de son camarade. Celle-ci est révolutionnaire, affiliée à d'obscurs complots, elle parle de « faire tout sauter »... L'enfant s'exalte à son contact, partage ses projets de révolte, l'admire, la suit, veut y retrouver l'ombre et la continuation de celui qu'il sait mort, là-bas. La jeune fille l'aime, elle l'aime simplement, non plus cérébralement, mais comme une femme. L'élan concret de son amour lui fait perdre tout dessein révolutionnaire. Elle est une jeune fille maintenant, et rien que cela, elle aime un homme et son amour lui masque le monde. L'adolescent souffre davantage, repousse une affection qu'il juge comme une trahison, son oncle meurt, il partira avec sa tante vers une ville lointaine pour une vie pauvre et désolée.

Nous le retrouvons surveillant de village, il habite une pauvre pension avec sa tante. Un moment détournée de la guerre, sa révolte se dresse aujourd'hui contre l'argent. Sentant la vanité d'un effort collectif, il ne rêve plus que d'affranchir sa propre personne, de vivre durement, de mettre peu à peu de côté une modique somme, d'acheter un terrain et d'être libre, seul, dans son champ. Il court la banlieue à la recherche de ce terrain, n'en trouve aucun qui lui convienne, revient chaque fois plus désolé. Un soir qu'il rentre d'une longue course, il est compromis sans le vouloir dans un accident à allure de meurtre et se trouve jeté en prison.

Ses tentatives ont échoué.

L'auteur nous montre en épilogue un vieux prêtre vivant sur la zone auprès des pauvres, ne leur apportant que son cœur et les paroles de l'Évangile. Celui-là seul vaut-il quelque chose qui, au lieu de haïr, sait aimer ?

Comme on le voit, il y a là un grand sujet. On peut suivre les étapes diverses de cette révolte qui se précise et tend toujours à se résoudre en un conflit plus extérieur. Le mépris de l'enfant pour ses maîtres parce qu'ils ne vivent pas la guerre et en parlent avec hauteur — cela peut paraître un peu vague. Le sentiment est authentique, beaucoup d'entre nous l'ont éprouvé. Les termes pourtant en sont imprécis, ne semble-t-il pas être la forme que peut prendre pendant la guerre ce mécontentement général de l'adolescent devant l'homme ? M. Guilloux même plus loin son analyse, ce dessein de révolte s'incarne. Il exige la révolution, il y travaille — un peu cérébralement d'ailleurs. Il voit alors combien dans l'âme la mieux trempée cette révolte collective tient peu devant un simple amour. Il comprend que c'est l'homme lui-même qu'il faut affranchir de l'aviilissement de la vie. Il veut se soustraire à la société, mais là encore la condition naturelle de l'homme le tient en échec. Son malheur dépasse les limites de l'infortune moyenne. Ses tentatives ont-elles été vaines ? L'épilogue nous suggère pourquoi : il n'est qu'une révolte efficace, celle que soutiennent l'espoir et l'amour.

On pourrait reprocher à Guilloux de laisser un peu trop dans l'ombre les transitions psychologiques qui amènent son personnage d'une étape à l'autre. Ce sont là querelles de détail. Il a eu le courage — qu'ont trop peu de jeunes écrivains — de s'attaquer à un grand sujet. Il en a vu les lignes essentielles, la progression extérieure. S'il n'a pas conclu sûrement, il a vu la question centrale. Il la pose avec loyauté et nous connaissons peu de pages qui, comme celles de son épilogue, rendent un tel son de sincérité et de vie.

M. Guilloux a les qualités du romancier. Il sait faire vivre un personnage, une scène, une large fresque intime.

De son premier livre — *La Maison du Peuple* — à *Dossier Confidentiel*, on peut discerner, en même temps qu'un indéniable progrès technique, une vraie évolution de pensée. Nulle ne saurait nous être plus sympathique, parce que nulle ne semble plus poignante.

Si la littérature des hommes du peuple doit encore nous donner de beaux livres, ce seront des œuvres comme celle-là. On peut regretter que le chef de « l'école populiste » n'ait pas daigné la signaler aux lecteurs du *Temps*. M. Thérive lui préfère sans doute les *Frères Bouquinqnant* (1) de Jean Prévost qui nous paraissent être le type de l'œuvre scolaire et manquée.

... Mais ceci est une autre affaire.

JEAN MAXENCE.

Figures parlementaires françaises

C'est un livre curieux, ces *Figures parlementaires* où M. Louis-Lucien Hubert fait défiler les présidents des assemblées françaises au XIX^e siècle.

Non seulement il dépeint les cadres variés dans lesquels deux douzaines d'hommes politiques de France ont rempli, au cours d'un siècle, cette « fonction qui procure toute la joie des honneurs sans astreindre aux soucis du pouvoir » ; non seulement il donne de leur caractère et de leur manière un aperçu pittoresque et précis ; mais au-dessus des institutions et des hommes, il fixe l'attention sur la diversité des problèmes que suscite la présidence d'une assemblée délibérante au sein de différents régimes qui, à leurs extrêmes, se caractérisent par le second empire et la troisième république.

Choix direct et exclusif de l'empereur, de 1852 à 1860 ; élu de la Chambre sous la troisième république ; choisi par le Roi entre cinq candidats présentés par l'Assemblée, sous la Restauration, — le Président doit manœuvrer tout différemment envers l'exécutif et le pouvoir législatif, suivant qu'il est l'homme du premier, du second, ou des deux.

Rien n'est intéressant comme de voir, en compagnie de M. Louis-Lucien Hubert, comment du haut du fauteuil des tempéraments divers ont compris et joué le rôle que leur réserva la confiance du souverain, ou celle de leurs pairs. Il se dégage de cet examen une profonde leçon de psychologie, et des enseignements utiles même pour ceux de nos contemporains qui n'ont pas d'ambitions politiques (il en existe, assure-t-on), et pour les politiciens qui n'aspirent pas au fauteuil présidentiel (on affirme qu'il s'en rencontre).

Pour et avec ces *rari nantes*, on serait tenté de se demander s'il y a un type idéal de président d'assemblée et sous quelle forme ce phénomène se présente. Question superflue, puisque M. Hubert, après se l'être posée y répond, et excellemment : « Si nous voulions, écrit-il, nous amuser à un jeu facile de l'esprit, nous pourrions chercher maintenant comment composer le type d'un président idéal. Nous lui donnerions d'abord, pour s'imposer aux regards de ses collègues, l'élégance d'un Morny, le charme d'un Deschanel, la dignité d'un Floquet, la gravité d'un Brissot. Nous lui attribuerions les qualités de l'âme et de l'intelligence en lui conférant la conscience d'un Royer-Collard, le sang-froid d'un Grévy, la finesse d'un Pasquier et la verve d'un Dupin. Nous le parerions enfin, pour achever cet ensemble magnifique, de la culture d'un Challemeil-Lacour et de l'éloquence d'un Gambetta.

« Mais le président que nous aurions ainsi formé avec tant de soin et d'amour serait, sans doute, un président admirable en théorie, mais déplorable en fait, parce qu'il lui manquerait cette qualité fondamentale qui s'appelle la personnalité. Pour réussir, un homme doit, avant tout, être lui-même. »

Sage leçon, mais qui ne peut nous empêcher de rechercher quand même si des qualités communes ne se retrouvent pas chez les occupants les plus éminents du fauteuil présidentiel français, — qualités sans lesquelles la personnalité elle-même serait sans relief.

* * *

Royer-Collard, Dupin, Morny, Grévy et Gambetta. Cinq des plus savants présidents du XIX^e siècle français, sous la Restauration, la Monarchie de Juillet, le second Empire, l'Assemblée nationale et la troisième République.

Royer-Collard, caractère antique, « pontife et oracle du régime représentatif », dogmatique et solennel, occupa le fauteuil de 1827 à 1830. Simple, désintéressé et foncièrement impartial ; au surplus éloquent parfois avec emphase mais toujours avec élévation et fermeté ; diseur presque théâtral, il ne laissait jamais tomber de ses lèvres que « de hautes pensées et des maximes définitives ». Il exerça un ascendant énorme sur une Chambre censitaire, composée de fastueux seigneurs et d'opulents bourgeois.

Dupin (1832 à 1839) n'avait rien de la solennité de Royer-Collard. Avocat, bâtonnier, académicien, procureur général à la Cour de cassation, il apportait au fauteuil présidentiel ses extraordinaires talents faits d'éloquence vive et claire, de causticité et de mordant.

(1) N. R. F.

Il donnait sa pleine mesure au cours des débats les plus tempétueux : impavide au milieu de l'orage, il trouvait dans un imperturbable sang-froid la lucidité accrue qui, dans les conjonctures difficiles, décele le président-né.

Suprêmement élégant, parlant d'une voix brève et impérieuse, le duc de Morny fut un président hors pair. Célant sous une indolence apparente une volonté tendue, et cachant une résolution ferme sous le voile du laisser-aller indulgent, il sortait rarement de sa réserve. Mais c'était, chaque fois, pour s'exprimer avec une implacable franchise en des termes d'une politesse qui rendait l'observation plus cinglante. Grand seigneur jusqu'au bout des ongles, il savait l'art suprême d'obtenir par un regard ou par un silence le respect d'une autorité qui ne s'ignorait pas.

Ce fut aussi le talent de Jules Grévy, dont l'ascendant fut d'autant plus considérable qu'il s'ingénia à ne jamais le faire paraître. Il en imposait par des qualités moins frappantes mais peut-être plus foncières que celles de Morny : la simplicité, le bon sens, la sûreté de décision, la prudence et la patience, — qualités qui dénotaient ses origines rurales et se traduisaient par son allure extérieure, « solide, égale et sereine ».

Gambetta, enfin, était Gambetta. Il devenait président de la Chambre, en 1879, alors qu'il était à l'apogée d'une gloire largement moissonnée comme ministre de la Guerre en 1870, et sauveur du régime républicain en 1877. Il occupa le fauteuil pendant trois ans, en maître incontesté de la parole.

* * *

Orateurs tous les cinq, mais chacun suivant une manière personnelle; tous les cinq précédés d'une réputation justement méritée bien qu'à des titres différents; servis les uns et les autres, quoique Dupin dans une moindre mesure, par un physique imposant ou charmeur, — ces présidents se distinguèrent entre tous par un trait saillant : l'autorité.

Résultante elle-même de toutes les qualités extérieures et foncières qui furent l'apanage des grands présidents, elle suppose néanmoins autre chose encore, et qui l'informe. Ce quelque chose sans quoi un homme d'affaires audacieux et orateur agréable, comme Lafitte, ne fit qu'un président médiocre; sans quoi un magistrat intègre, comme Girod de l'Ain, laissa s'installer l'anarchie à la Chambre; sans quoi un debater habile comme Sauzet n'exerça qu'une prérogative discutée.

Ce quelque chose qui, s'ajoutant à des qualités essentielles et indispensables, assure à qui les possède le mystérieux pouvoir de dominer ces êtres particulièrement indomptables que sont des hommes réunis en assemblée.

Autorité, « vertu essentielle », dit M. Louis-Lucien Hubert sans autrement la définir, sinon en ajoutant qu'elle ne s'acquiert souvent que par de longs services. L'on pourrait, à ce propos, épiloguer. L'autorité, cet ascendant irrésistible d'un homme sur un autre, et surtout d'un homme sur un groupe d'autres hommes,

procède-t-elle avant tout, dans l'esprit de ceux qui la subissent d'une reconnaissance des mérites de celui qui l'exerce? Ou inversement, s'impose-t-elle à ceux qui s'y soumettent par la seule force de la personnalité dont elle émane?

Que l'autorité cherche d'abord à assurer son empire, cela résulte du caractère même des individus à volonté forte; que d'aut part, elle ne puisse se faire accepter qu'à condition de se justifier par une supériorité indiscutable, c'est non moins certain. Bien qu'en dernière analyse, l'autorité est une prééminence reconnue.

Mais comme l'agent et le patient changent suivant les circonstances mêmes de la vie; que partant la nature de cette supériorité devant fonction de l'individu ou des individus prêts à s'y soumettre, il en résulte que l'autorité est chose diverse et relative. Ce qui nous permet de conclure que suivant la composition d'assemblées, le prestige de leur président dépendra de conditions éminemment variables.

Royer-Collard dominait une Chambre censitaire, éprise de discussions théoriques; rien ne dit qu'il eût présidé avec éclat une Chambre issue du S. U.

Le meilleur président ne peut donc faire l'objet d'une définition théorique; ce sera, en fait, celui qui, connaissant le mieux ses règlements et chacun des députés, tirera le plus habilement parti de son expérience et des circonstances pour appliquer, avec calme et fermeté, une mesure prise de sang-froid.

C'est dire que la direction des débats dans nos assemblées actuellement exige un technicien doublé d'un psychologue flexible, d'esprit clair et de décision prompt, plutôt qu'un orateur brillant ou un pontife majestueux. Encore cet art présidentiel peut-il s'exercer avec mille nuances qui l'agrémentent sans l'énerver.

Chez nous, pour ne parler que de deux présidents marquant et disparus, les figures du baron de Favereau, au Sénat, et de M. Cooreman, à la Chambre, répondent heureusement quoiqu'un peu différemment au concept de président parfait. Favereau à qui une distinction raffinée conférait un prestige très grand, et dont la réprobation était crainte comme un stigmate. Sa seule présence était un appel à la dignité, si bien que son influence était, peut-être, implicite. Fêru des traditions parlementaires, il imposa avec chic la solution qui lui venait d'instinct.

Esprit vif et spontané, Cooreman faisait face aux événements avec un bonheur constant. Il désarmait par son esprit et dénouait les situations les plus difficiles avec le sourire dont il donnait contagieux exemple. Et une Chambre qui sourit est gagnée.

L'un et l'autre, comme tous nos présidents, ont compris le rôle comme le conçoit traditionnellement le parlementariste anglais : ils ont dépouillé leur qualité d'homme de parti pour remplir une mission d'arbitre. Et par là ils se distinguèrent essentiellement du *speaker* de la Chambre des représentants de Washington pour qui la partialité est presque un attribut puisqu'elle sert mieux le chef de majorité que le président américain demeurant en accédant au fauteuil.

CH. DU BUS DE WARNAFFE.

Les idées et les faits

FRANCE

Reflexions sur la Paix de Versailles

De M. Paul Bourget, de l'Académie française, dans le Figaro :

Notre distingué confrère, si averti des choses allemandes, M. Maurice Muret vient de publier dans la *Revue hebdomadaire* des pages sur l'abdication de Guillaume II, dont la portée générale vaut la peine d'être signalée aux heures angoissantes où nous sommes.

Toutes les difficultés que rencontre l'exécution du traité de Versailles apparaissent, pour qui médite ce témoignage, comme une inévitable conséquence de l'erreur commise dans cet automne de 1918, où la défaite des empires centraux permettait aux Alliés vainqueurs de ramener l'Europe, d'après un mot prêté en 1914

au roi d'Angleterre, à la période antibismarckienne. Tous les documents mis en lumière par M. Muret nous montrent qu'un seul, passionné désir possédait les gens d'outre-Rhin : arrêter cette guerre dont ils avaient tout espéré et qui aboutissait à une catastrophe dont ils mesuraient l'étendue avec épouvante! Ce n'était pas d'une révolution qu'ils rêvaient, c'était d'une paix obtenue à n'importe quel prix. Si la révolution a éclaté, c'est qu'elle a été imposée — n'hésitons pas à l'écrire — par l'irrévocable décision venue du président Wilson, de ne jamais traiter avec Guillaume II. Pourquoi? Nous avons là un exemple du danger d'introduire l'idéologie dans la politique. L'empereur, pour M. Wilson, devait être officiellement puni d'avoir déclenché l'horrible aventure, la nécessité morale d'un tel châtiement lui paraissait la première condition d'une paix fondée sur le droit.

N'était-il pas assuré par les événements eux-mêmes ce châ-

ent? N'eût-il pas été pire encore si, renonçant à communiquer ses collaborateurs son attitude biblique de justicier, le président eût fût préoccupé et eux avec lui d'assurer l'avenir en interrogeant l'histoire? Que lui eût-elle dit cette histoire? Que le songe de construire un *imperium germanicum* à l'image de l'antique *imperium romanum* a toujours travaillé la race allemande aussitôt qu'elle s'est sentie une. Elle en a tenté la réalisation avec les Hittites, et Bouvines en a eu raison. Elle a recommencé avec les Hohenzollern, avec les Habsbourg, enfin avec les Hohenzollern. Cette ambition impérialiste a toujours été pour l'Europe le principe d'un trouble qui a cessé chaque fois que l'Allemagne a cédé la place aux Allemands.

Les vainqueurs de 1918 avaient donc un programme très net à concevoir et à exécuter : ramener le colossal magma germanique en ses éléments composants, et ils en avaient un moyen efficace : négocier avec chacun des Etats de la Confédération, leur imposer des conditions différentes et inégales qu'ils auraient par conséquent intérêt à accepter, et d'abord exiger comme négociateurs responsables les chefs actuels de ces Etats, c'est-à-dire le maintien des dynasties, qui furent toujours le grand élément diviseur de l'unité germanique.

Une telle issue du terrible conflit était-elle possible? Comment oser douter quand on voit, M. Muret nous le rappelle, Guillaume II se résigner à renoncer au titre de *Kaiser* pourvu que celui de roi de Prusse lui restât. Mais voici l'œuvre de l'idéologie : M. Wilson et tous les alliés, hélas! avaient fini par concevoir cette guerre comme une victoire de la démocratie. Comment alors ne pas préférer à des pourparlers avec des princes une entente avec une république, et cette république fortifier la création bismarckienne en l'unifiant davantage encore par la suppression de ces princes? Que nous avons-nous, en particulier nous autres Français, considéré qu'il n'y avait là qu'une guerre de défense territoriale, et qu'il ne s'agissait ni de démocratie ni d'autocratie, mais d'assurer seulement des frontières séculièrement attaquées contre l'invasion au moment présent et celle de l'avenir. Il est de nouveau chargé de bien des menaces, cet avenir. Si seulement la leçon de l'erreur de 1918 pouvait être dégagée par nos hommes d'Etat! Ils admettaient alors que la politique a pour vertu maîtresse, comme la science, la soumission à l'objet, et que cette soumission exige une intelligence et modeste acceptation du fait expérimental. L'histoire, je le répète, en fournissait un aux négociateurs d'il y a quinze ans. Ils ont voulu l'ignorer. Pussions-nous ne pas expier trop durement leurs chimères!

La joie de connaître chez Pascal

Le dernier numéro des Entretiens des « Amis de Pascal » publie le discours que prononça M. Pierre Termier, membre de l'Institut, président une des séances de la Société des « Amis de Pascal », sur la joie de connaître chez Pascal :

On se figure dans certains milieux que Pascal était triste : c'est une très foncière erreur, c'est confondre la gravité et la tristesse, — deux états d'âme absolument différents. Certes Pascal était un homme grave, il savait le prix du temps, la valeur surabondante de la pensée, la vanité des amusements, des divertissements humains, il aimait la sagesse comme personne ne l'a aimée. Il savait le plaisir qu'il y a à bien raisonner. Il estimait très haut la vie humaine malgré son trop peu de durée, sa fragilité ; il proclame que cette vie n'a véritablement aucun sens, si elle n'est pas une ascension constante vers Dieu, considéré comme la Vérité même, le Souverain Bien.

Avec de telles préoccupations, on ne peut pas être triste, mais on risque seulement de rester, de devenir un solitaire, et c'est ce qui est arrivé à Pascal, car il fut vraiment un solitaire. Il est pour moi le type accompli du « pèlerin de l'absolu », comme parle Léon Bloy.

Je ne sais si vous vous rappelez cette page, d'une beauté saisissante, dans laquelle, mon regretté ami, Léon Bloy, met en scène un voyageur téméraire qui est parti à la découverte d'un pays mystérieux et redoutable, le pays où tout est à sa vraie place. Il a d'abord autour de lui des compagnons ; on marche ensemble à la conquête du pays légendaire, mais bientôt les rangs de la troupe s'éclaircissent ; on ne savait pas que le chemin serait si long, ni qu'il y aurait tant à souffrir. Au bout de quelque temps,

le voyageur s'aperçoit qu'il est seul ; alors, dit Léon Bloy, « il va dans l'immensité noire, portant devant lui son cœur comme un flambeau » : voilà tout Pascal.

Mais les solitaires ont des joies magnifiques, inconnues de la plupart des autres hommes, des joies qui ne se traduisent pas par des chants, des cris, des éclats de rire et qui se dévient à peine sur le visage : la joie de la chevauchée dans le désert : cavalier et monture, seuls dans la plaine illimitée, sous l'azur implacable d'un ciel d'airain ; la joie du pâtre dans la montagne : les cloches des troupeaux palpitent vaguement, et l'on croit entendre là-haut, dans la voûte bleue et noire le bruit du roulement des sphères ; la joie aussi de l'officier de quart, seul, en pleine nuit, sur sa passerelle. Le grand navire a l'air de dormir, mais l'énergie puissante à laquelle cet homme commande, se traduit par la lutte opiniâtre de la nef contre le vent.

J'imagine que la joie du solitaire qu'est Pascal a été quelquefois si absorbante, si débordante qu'elle se transformait en une sorte d'ivresse sacrée. On voit chez lui cette ivresse dans son adolescence extraordinaire, pendant qu'il montait avec cette rapidité prodigieuse les échelons de la connaissance, et elle se manifeste plus tard dans ses écrits. Oui, elle se manifeste en dépit de cette réserve du XVII^e siècle, qui paraît souvent de la froideur, de l'impossibilité. Elle se manifeste ensemble dans ses écrits la joie de la dialectique victorieuse, l'orgueil d'avoir bien raisonné et d'avoir parfaitement discuté, d'avoir vaincu son adversaire, et même de l'avoir convaincu tout à fait de son impuissance. C'est cela qui, dans ses pages mystiques, éclate tout d'un coup en traits de flamme, en une prière passionnée, en un cri d'amour qu'il ne peut plus retenir. C'est cela qui lui a inspiré cette étonnante prière qu'on a trouvée sur lui après son accident de 1654 et qu'il disait souvent : « Joie, Joie, pleurs de joie » ! C'est cela qui aussi un peu plus tard, pas beaucoup plus tard hélas ! au mois d'août 1662, illumina les derniers jours de sa courte vie et fit entrer dans sa chambre un rayon suprême, comme un avant-goût de la destinée éternelle, au milieu de sa douloureuse agonie.

Si cet homme avait vécu davantage, il se serait de plus en plus dégagé de cette austérité excessive, de cette sorte de prison étroite et sombre où il s'était volontairement enfermé, et qui ne convenait pas mieux, pas plus à son âme inquiète et ardente, qu'à l'âme de Jean Racine.

Je me demande souvent si Pascal revenait parmi nous, s'il voyait les grands progrès de l'humanité, les découvertes merveilleuses du génie humain, comment il serait, comment il agirait. N'en doutez pas, il serait parmi nos chercheurs les plus audacieux, peut-être tout à fait à leur tête. Nous le verrions se mouvoir avec une aisance souveraine dans la Mathématique moderne, dans la Physique, la Chimie, la Mécanique d'aujourd'hui, dont nous sommes si fiers. Il nous aiderait dans toutes nos recherches, il nous aiderait à pénétrer les secrets de la vie, à descendre dans les profondeurs terrestres, à peser le soleil, à explorer les nébuleuses, à découvrir les univers. Mais que dirait-il et comment conclurait-il? Je crois qu'il conclurait comme il a toujours conclu, car tout au fond l'homme n'a pas changé, ses limites sont restées à peu près les mêmes et si le cercle de ses connaissances s'est très merveilleusement agrandi, le cercle de son ignorance a grandi encore davantage ; alors je crois bien qu'il conclurait, comme il faisait autrefois, par une de ses phrases que tout le monde sait, par exemple celle-ci : « Quel paradoxe êtes-vous à vous-même ; humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile ; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme et entendez votre maître, votre condition véritable que vous ignorez, écoutez Dieu ».

Peut-être son langage serait-il devenu moins dur, aurait-il perdu la raideur du XVII^e siècle, serait-il devenu un peu plus humain. Peut-être parlerait-il davantage en prophète, comme déjà son contemporain Bossuet, et la conclusion serait toujours la même et analogue à celle que je viens de dire.

Ce n'est pas seulement un discours, que nous voudrions lire, c'est une page que nous voudrions pouvoir contempler dans toute sa splendeur. Il n'y a pas que les aigles qui peuvent voir le soleil ; il nous est possible aussi de comprendre Pascal, quand ses rayons nous sont présentés avec la justesse, la délicatesse, et aussi, on peut le dire, avec tout le cœur, qui donne à la pensée une valeur supérieure. S'il nous est plus facile de nous rapprocher de celui qui nous a parlé maintes fois avec tant d'élevation et de grandeur, c'est parce que, nous aussi, nous écoutons non seulement avec nos oreilles, mais nous écoutons surtout et beaucoup avec notre cœur.

ÉTATS-UNIS

L'Europe devant la civilisation américaine

D'un article, publié sous ce titre par M. André Siegfried dans le dernier numéro de la Revue des Deux Mondes, nous détachons ces extraits :

L'Europe, il faut l'admettre, est bâtie sur un patron complètement différent. Géographiquement, elle est toute articulation, alors que l'Amérique est toute massivité; politiquement, elle est toute diversité, au lieu que l'Amérique connaît le bénéfice prodigieux d'une unité continentale, que le Canada lui-même rompt à peine; psychologiquement enfin, le vieux monde s'exprime dans l'individualité, alors que le nouveau se complait manifestement dans la conformité. Telle est du reste l'impression de M. Paul Morand, dans ces lignes saisissantes : « Europe égoïste, envieuse, démocratique et dispersée, comme toutes les vieilles péninsules; curieux et minuscule spectacle vu du dehors, à l'heure où le monde appartient de plus en plus aux continents massifs : Afrique, Asie chinoise, Amérique du Nord, en forme de massue et de casse-tête. Europe démantelée par les explosifs modernes : le goût de l'argent et l'esprit de révolte. Europe devenue si laide, mais notre mère » (1).

Cette analyse, si pénétrante, montre aisément pourquoi la production moderne est handicapée dans nos vieux pays. Tout d'abord, le bénéfice de la masse nous échappe, dès l'instant qu'il y a trop de frontières, c'est-à-dire de douanes, et aussi trop de civilisations diverses, génératrices de goûts et de besoins différents. Ce n'est pas tout, car chez nous la production est dominée par la politique : dans un continent où la densité de la population est excessive, il est fatal qu'on se dispute les territoires; il est normal aussi qu'on se préoccupe plus de partager que de produire. Aux États-Unis, avec treize habitants au kilomètre carré, il est plus aisé de s'enrichir que de chercher à revendiquer, par la révolution ou la politique, une part de la richesse déjà créée par les autres; en Europe, où la densité dépasse (du moins dans la partie occidentale) cent habitants au kilomètre carré, on s'imagine trop aisément qu'il est plus court de partager que de produire. Ajoutons enfin que, même libérée de ces entraves, la production européenne ne serait pas encore, comme aux États-Unis, libérée du passé. Cette poursuite joyeuse du progrès, que nous évoquions tout à l'heure, suppose un passé de bien faible prestige et que rien, ou presque, ne vient entraver, ni la famille, ni la tradition, ni même le souvenir. C'est quand on rentre en Europe qu'on comprend le sens du mot d'Auguste Comte : l'humanité se compose de plus de morts que de vivants. On ne vit pas, de part et d'autre, sur le même plan, et la richesse même de notre histoire nous empêche de donner à la production la place éminente, à vrai dire incontestée, qu'on lui accorde là-bas. Cette diversité même de l'Europe, qu'un Ford considère comme le plus regrettable obstacle à une organisation rationnelle de l'industrie, nous sommes tentés d'y voir au contraire un avantage de la civilisation,

Sir Charles Dilke écrivait, il y a soixante ans, dans son fameux *Greater Britain*, que l'homme dont la nourriture coûte six shillings l'emporte désormais sur celui dont la nourriture coûte six pence. C'est la thèse des Américains, quand ils prétendent ne redouter, dans la rivalité industrielle, que les pays de haut salaire. Ont-ils raison? On se la demande en les entendant chaque jour protester bruyamment contre l'*unfair competition* des vieux pays. L'expérience semble, à vrai dire, prouver qu'une répartition naturelle s'opère entre l'ancien et le nouveau monde. L'Amérique possède et semble devoir conserver une prédominance incontestée dans la production de série, mais surtout quand celle-ci exige beaucoup d'imagination dans l'utilisation de la machine, ainsi qu'une organisation d'ensemble vraiment supérieure dans sa complexité : son équilibre s'établit ainsi à un niveau élevé et cependant moyen, qui l'exclut des sommets. L'Europe paraît au contraire susceptible de réussir dans les deux extrêmes. Elle garde d'une part le domaine de la qualité, qu'il sera difficile de lui ravir; de l'autre, à l'extrémité opposée, elle réussit dans les fabrications qui ne

sont pas encore complètement mécanisées, et rien ne l'empêche à la vérité, de l'emporter même dans la série banale, quand l salaire modeste appuyé sur un machinisme international reprend ses avantages sur une trop pesante organisation. Il y a là, ne nous trompons pas, un danger de mécanisation facile qui emprunte à l'Amérique sa technique proprement dite sans lui prendre son remarquable programme social. A cet égard, pourrait être moins dangereux de s'américaniser tout court qu de s'américaniser incomplètement.

Quelle résistance pourrait bien opposer l'individu? Pris dans ce cadre, il faut qu'il y vive ou qu'il disparaisse. S'il proteste, s'il prétend mener sa propre vie, la concevoir sur mesure pour ainsi dire, on le laissera faire bien sûr, mais il ira au-devant de difficultés pratiques sans nombre, et sans doute son bon sens lui conseillera-t-il bientôt de renoncer à la lutte. S'il admet le cadre au contraire et fait comme tout le monde, tout lui sera rendu aisé, on fera tout pour lui : des fournisseurs empressés lui livreront un nourritur de série excellente et saine, des produits de toute sorte dont il n'aura qu'à se louer et jusqu'aux idées toutes faites qu'il plaira de consommer. S'il voyage, des agences prendront son billet, retiendront ses hôtels et il trouvera, en débarquant sur la terre étrangère, un conférencier commandé et choisi d'avance qui lui enseignera, en quelques heures, tout ce qu'il doit savoir sur le pays qu'il visite. Ce qui frappe dans la vie américaine actuelle, par contraste avec l'Europe, c'est qu'on épargne à l'Américain tout effort individuel. Il s'y accoutume naturellement contrairement à l'opinion superficielle, certains observateurs pénétrants, un Keyserling par exemple, le trouvent dévitalisant. La tragédie américaine, c'est que la standardisation ne se borne pas aux produits de la grande industrie : les esprits eux-mêmes demandent là-bas à être standardisés!

Le confort est sans doute au prix de cette standardisation et nul d'entre nous ne niera l'accroissement de dignité matériel qu'il comporte pour l'homme. A vrai dire, nulle conquête, à notre époque, ne paraît plus précieuse. On se trouve donc essentiellement en présence d'une civilisation de la production. Quand on va à fond des choses, on s'aperçoit souvent qu'aux États-Unis idé signifie simplement progrès matériel. Il y a là un danger trop évident pour qu'il soit utile d'insister. Réduire le spirituel au moral et le moral au social, c'est la tentation de bien des Américains. Non qu'ils aiment l'argent, mais ils préfèrent le succès : pour beaucoup d'entre eux, c'est la véritable norme des valeurs. L'atmosphère ambiante exprime subtilement cette aspiration universelle de rendement : il faut que la pensée elle-même soit productive à l'état de pensée pure, considérée d'un accord tacite comme un attribut féminin, elle est secrètement désapprouvée des séries.

Mais il ne s'agit pas là de simples velléités. Ce qui fait la grandeur, parfois un peu effrayante, de ce système, c'est que ses dirigeants ont une pleine conscience des principes sur lesquels repose. La grande production a conçu et préconise toute une conception de la vie, dont la production est le but. Elle a constitué à cet effet la plus puissante des organisations et la plus remarquable des équipes : elle a ses journaux, sa publicité, sa littérature, elle possède ses théoriciens, ses moralistes, ses politiques, s'exagère à peine en disant ses prêtres. L'humanité n'a sans doute pas connu de système plus fort, plus cohérent, ni peut-être de système plus volontiers accepté de la masse qu'elle sert en la dirigeant. Là aussi le niveau moyen de la société tend à se fixer assez haut, mais certains sommets demeurent interdits.

Le rôle des États-Unis dans l'évolution de la civilisation humaine dépasse peut-être de beaucoup l'importance, pourtant si grande, que nous lui attribuons. Il s'agit en réalité d'un nouveau âge de l'humanité, à la façon dont on parle de l'âge de pierre et de l'âge de bronze. C'est une destinée inéluctable, qui comporte non seulement une nouvelle technique, mais une nouvelle politique et une nouvelle morale. L'individu, si cher au Français, en se transformant, méconnaissable. Faut-il s'étonner qu'en présence de cet épanouissement formidable, notre réaction (comme parlent les Américains) ressemble à l'exclamation bien connue d'un personnage de notre comédie : « On ne parle que de ma mort là dedans! ».

(1) Paul MORAND, *Rien que la terre*, p. 251.

La prohibition

M. Maurice Larrouy a terminé récemment dans le Temps une série d'articles décrits au cours d'un voyage autour du monde qu'il vient d'accomplir. De ce dernier article nous détachons cet extrait au sujet de la prohibition aux Etats-Unis :

Ce n'est plus une affaire politique, c'est une religion. Ce n'est plus une religion, c'est un fanatisme. Ce n'est même plus un fanatisme, c'est de la démente.

Quel que soit le côté de la barricade auquel appartienne l'inter-cuteur, il ne sait plus, après quelques répliques, se retenir ni raisonner. Les prohibitionnistes, les secs (les *dry*s), en sont venus au point d'envisager l'emploi de nouvelles dragonnades. Une si contradictoire aux droits les plus élémentaires de l'individu n'a pas pu, par évidence, trouver chez cent vingt millions de citoyens le concours ni la majorité sans lesquels un usage ne saurait s'établir. Puisque nul ne peut acheter ou vendre les breuvages indispensables à l'existence frénétique de l'époque actuelle, chacun désormais les fabrique chez soi.

Dans tous les bazars se vendent des alambics, petits ou grands, qui permettent en chaque foyer de distiller quotidiennement la tasse ou la pinte de poison. C'est bien du poison. J'en ai goûté. L'importe quelle céréale, y compris les plus dangereuses, est mise dans le ventre des appareils de cuivre. Ce qui en sort dépasse la brutalité des benzènes, des toluènes, de l'essence. J'ai sous les yeux des statistiques de l'an dernier. Plus de quarante-cinq mille personnes, aux Etats-Unis, sont mortes, sont devenues sourdes ou aveugles, sont entrées dans des asiles d'aliénés ou dans des prisons près d'innombrables crimes. Cet holocauste est supérieur au total des soldats que les Etats-Unis ont perdus en France pendant la guerre. Il augmente annuellement.

La répression des désirs naturels entraîne toujours sa contre-partie. Il est légitime que beaucoup de citoyens, qui ne sont pas obligatoirement des ivrognes, désirent se procurer les vins et les bières, les liqueurs et les cognacs, mûris dans des pays où l'on connaît les bonnes choses, ces pays que les secs couvrent d'opprobres et d'anathèmes. Vous pensez bien que la France y occupe la première place. Jamais, dans son existence vinicole, elle n'a connu de telles exportations vers les Etats-Unis. En chacun des ports atlantiques, devant toutes les plages accessibles ou foraines, reculent d'innombrables escadres, dirai-je des flottes, de navires rapides et maquillés, qui apportent aux contrebandiers les trésors précieux. Le Pérou ni Golconde n'étaient rien à côté des enrichissements que les organisateurs de fraude connaissent aujourd'hui. Pourquoi bon s'expatrier, chercher dans des pays perdus la mine d'or ou de diamant? L'aventurier, le libéré du bagne, le spadassin, gagnent à poignées, à brassées, les monceaux de dollars que leur vaut l'audace d'introduire les élixirs désirés.

Sur les quatre frontières, deux océaniques et deux terrestres, est, chaque jour et chaque nuit, la pénétration, l'infiltration permanente de ce qui est interdit à 120 millions de citoyens, tendent d'autant plus âprement que c'est interdit. Il n'est plus question de prix. On ne marchandait jamais. Mille pour cent est un bénéfice normal. Chacun y trouve sa part, le contrebandier, le transporteur, le distributeur clandestin.

Pour ne parler que de New-York et de sa banlieue, dont la population représente sept à huit millions d'habitants, il n'existe pas moins de trente-cinq mille assommoirs occultes. Chacun d'eux, cela sans dire, est parfaitement connu de la police fédérale, de la police d'Etat, de la police urbaine. Un agent y surveille, toute la nuit, l'observance de l'acte Volstead. Mais il n'est pas un seul de ces assommoirs qui ne soit disposé à payer chaque nuit dix dollars (250 francs) les œillères opportunes. Les plus achalandés iront volontiers jusqu'à cent et même mille dollars. Cela fait partie des frais généraux. On s'y retrouve toujours, et au delà.

Dans la région de New-York il y a donc, toutes les vingt-quatre heures, trois cent cinquante mille dollars au minimum, soit environ dix millions de francs, qui sont prédestinés à assoupir les surveillances. En fin d'année, vous n'êtes pas loin de quatre mil-

liards de francs, auxquels il faut ajouter les épices passées sous-main aux importateurs et aux transporteurs.

Multipliez cela autant de fois qu'il vous plaira, jusqu'au moment où les quarante-huit Etats de la République auront reçu leur part de consommations. Et vous concevez l'immensité des intérêts qui s'opposent à l'abolition de l'acte Volstead.

Les antiprohibitionnistes, les humides, n'y peuvent rien. Comment lutter contre une telle montagne de dollars? Car il ne faut pas oublier que, derrière les secs les plus forcenés, travaillent les plus actives organisations de contrebande. Elles sont trop habiles pour tuer inconsidérément la poule aux œufs d'or. Plus implacable sera la répression, plus astronomiques seront les bénéfices. En sorte que, publiquement, une hypocrisie grandiose s'est installée aux Etats-Unis. Par tous les moyens empruntés aux Ecritures, à la morale, à l'hygiène, à la médecine, les humides sont vilipendés. Eux qui souhaitent simplement que leurs concitoyens ne soient point criminels s'ils achètent et consomment des breuvages de bon aloi, on les accuse d'être les contempteurs de la loi, les sicaires du désordre, les ennemis de la Constitution. Et par derrière, au su et au vu de tout le monde, les prosélytes de la prohibition s'enrichissent d'autant plus que les peines sont plus sévères, les condamnations plus nombreuses, et l'atmosphère en devient irrespirable.

Au moment où je suis parti, ils en arrivaient à concevoir que l'inquisition devait être portée dans chaque foyer. Officiellement, elle n'a d'autre objet que d'affermir et d'assurer l'obéissance aux lois. Peut-être, et je me le suis laissé dire, aboutira-t-elle à supprimer cette fuite de l'alambic individuel, qui restreint les bénéfices de la contrebande et de la concussion... Il ne m'appartient pas de prendre parti.

Les plus Belles Récoltes
- s'obtiennent par le -
Sulfate d'Ammoniaque
le meilleur Engrais Azoté.



Sulfate d'Ammoniaque
Ordinaire



Sulfate d'Ammoniaque
Riche-Neutre

Le Comptoir Belge des Engrais Azotés

8, RUE DE SUISSE, A BRUXELLES

groupe les principaux producteurs de sulfate d'ammoniaque de Belgique, dont il vend la production pour la consommation intérieure ou l'exportation.

VOYAGES HANCIAU

Voyages Particuliers

- Voyages de Noce

- Excursions collectives

PROGRAMMES GRATUITS ENVOYÉS SUR DEMANDE

OBERAMMERGAU : Jeux de la Passion 1930

Renseignements gratuits

TOUS SERVICES DE VOYAGES

FONDÉE EN 1911. — TÉLÉPHONE 177,84

22, Rue de la Bourse - BRUXELLES



LE NOUVEAU FICHIER A FICHES
visibles et mobiles
avec ou sans protections trans-
parentes.

C'est le fichier idéal

pour la facilité et la rapidité
de la consultation.

C'est le plus pratique

le moins encombrant et le
moins cher.

Existe en stock
pour les fiches standard

7 1/2 x 12 1/2

10 x 15

12 1/2 x 20

DEMANDEZ PROSPECTUS A LA

PAPETERIE CENTRALE

J. VANDERHOVEN

Rue de l'Université, 14, LIÈGE

Téléphone 255.55

Fournitures générales de Bureau

523

Société Anonyme des Usines
ROOS, GEEBINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
imprimées et à la Jacquard pour
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAYETTES — COUVRE-LITS

441.

LA ROYALE BELGE

Société anonyme d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

Fondée en 1853

Fonds de garantie de 175.000.000 de francs

VIE — ACCIDENTS — VOL

Adresse télégraphique:
Royabellass

Téléphones:
179.62 - 179.63 - 177.62

SIÈGE SOCIAL:

68, RUE DES COLONIES, 68

BRUXELLES

A. STEVENS

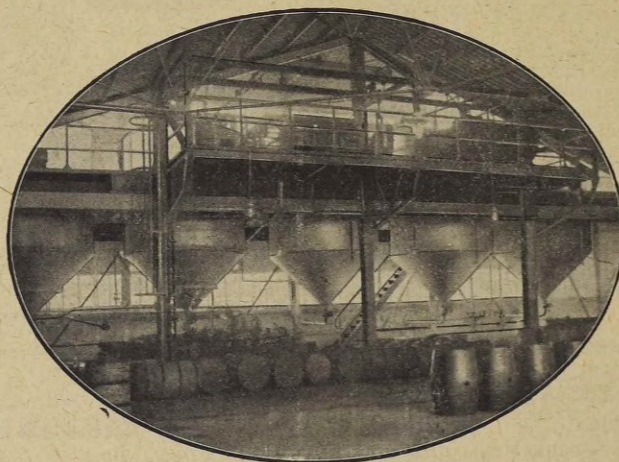
ATELIERS DE CONSTRUCTIONS

Lage Weg, 268, HOBOKEN-ANVERS

Mécanique
Générale

Machines

Réparations



Chaudronnerie

Réservoirs

Tuyauteries

Adresse télégr. :
ASTGAL

Téléphones } 76889
71012